

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

MUSTAPHA ET ZÉAN- GIR

CHAMFORT, SÉBASTIEN

Tragédie — 1777

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ZÉANGIR	90 répliques
PRINCE	62 répliques
ROXELANE	58 répliques
SOLIMAN	55 répliques
OSMAN	20 répliques
AZÉMIRE	15 répliques
ACHMET	12 répliques
ALI	2 répliques
FÉLIME	2 répliques

Personnages muets & suite : MUSTAPHA, NESSIR, Gardes

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	23
ACTE III	41
ACTE IV	64
ACTE V	81

ACTE I

SCÈNE I

Roxelane, Osman.

OSMAN

Oui, Madame, en secret le sultan vient d'entendre
Le récit des succès que je dois vous apprendre ;
Les hongrois sont vaincus, et Têmeswar surpris,
Garant de ma victoire, en est encore le prix.
Mais tout près d'obtenir une gloire nouvelle,
Dans Byzance aujourd'hui quel ordre me rappelle ?

5

ROXELANE

Et quoi ! Vous l'ignorez !... Oui, c'est moi seule, Osman,
Dont les soins ont hâté l'ordre de Soliman.
Vizir, notre ennemi se livre à ma vengeance ;
Le prince, dès ce jour, va paraître à Byzance.
Il revient : ce moment doit décider enfin
Et du sort de l'empire et de notre destin.
On saura si, toujours puissante, fortunée,
Roxelane, vingt ans d'honneurs environnée,
Qui vit du monde entier l'arbitre à ses genoux,
Tremblera sous les lois du fils de son époux ;
Ou si de Zéangir l'heureuse et tendre mère,

10

15

Dans le sein des grandeurs achevant sa carrière,
Dictant les volontés d'un fils respectueux,
De l'univers encor attachera les yeux.

20

OSMAN

Que n'ai-je, en abattant une tête ennemie,
Assuré d'un seul coup vos grandeurs et ma vie !
J'osais vous en flatter : le sultan soupçonneux
M'ordonnait de saisir un fils victorieux,
Dans son gouvernement, au sein de l'Amasie.
Je pars sur cet espoir : j'arrive dans l'Asie ;
J'y vois notre ennemi des peuples révéré,
Chéri de ses soldats, partout idolâtré ;
Ma présence effrayait leur tendresse alarmée ;
Et, si le moindre indice eût instruit son armée
De l'ordre et du dessein qui conduisaient mes pas,
Je périssais, madame, et ne vous servais pas.

25

30

ROXELANE

Soyez tranquille, Osman ; vous m'avez bien servie :
Puisqu'on l'aime à ce point, qu'il tremble pour sa vie.
Je sais que Soliman n'a point, dans ses rigueurs,
De ses cruels aïeux déployé les fureurs ;
Que souvent, près de lui, la terre avec surprise
Sur le trône ottoman vit la clémence assise ;
Mais, s'il est moins féroce, il est plus soupçonneux,
Plus despote, plus fier, non moins terrible qu'eux.
J'ignore si, d'ailleurs, au comble de la gloire,
Couronné quarante ans des mains de la victoire,
Sans regret par son fils un père est égalé ;
Mais le fils est perdu, si le père a tremblé.

35

40

OSMAN

Ne m'écrivez-vous point qu'une lettre surprise, 45
 Par une main vénale entre vos mains remise,
 Du prince et de Thamas trahissant les secrets,
 Doit prouver qu'à la Perse il vend nos intérêts ?
 Cette lettre, sans doute, au sultan parvenue...

ROXELANE

Cette lettre, vizir, est encore inconnue ; 50
 Mais apprenez quel prix le sultan, par ma voix,
 Annonce en ce moment au vainqueur des hongrois.
 De ma fille, à vos vœux par mon choix destinée,
 Il daigne à ma prière approuver l'hyménée ;
 Et ce noeud sans retour unit nos intérêts. 55
 J'ai pu, jusqu'aujourd'hui, sans nuire à nos projets,
 Dans le fond de mon cœur ne point laisser surprendre
 Tous les secrets qu'ici j'abandonne à mon gendre.
 Écoutez. Du moment qu'un hymen glorieux
 Du sultan pour jamais m'eût asservi les vœux, 60
 Je redoutai le prince ; idole de son père,
 Il pouvait devenir le vengeur de sa mère ;
 Il pouvait... Cher Osman, j'en frémissais d'horreur...
 Au faite du pouvoir, au sein de la grandeur,
 Du sérail, de l'état souveraine paisible, 65
 Je voyais, dans le fond de ce palais terrible,
 Un enfant s'élever pour m'imposer la loi ;
 Chaque instant redoublait ma haine et mon effroi.
 Les cœurs volaient vers lui ; sa fierté, son courage,
 Ses vertus s'annonçaient dans les jeux de son âge ; 70
 Et ma rivale, un jour, arbitre de mon sort,
 M'eût présenté le choix des fers ou de la mort.
 Tandis que ces dangers occupaient ma prudence,

Le ciel de Zéangir m'accorda la naissance.
 Je triomphais, Osman ; j'étais mère, et ce nom 75
 Ouvrait un champ plus vaste à mon ambition.
 Je cachais toutefois ma superbe espérance ;
 De mon fils près du prince on éleva l'enfance,
 Et même l'amitié, vain fruit des premiers ans,
 Sembla mêler son charme à leurs jeux innocents. 80
 Bientôt mon ennemi, plus âgé que son frère,
 S'enflammant au récit des exploits de son père,
 S'indigna de languir dans le sein du repos,
 Et brûla de marcher sur les pas des héros.
 Avec plus d'art alors cachant ma jalousie, 85
 Je fis à son pouvoir confier l'Amasie ;
 Et, tandis que mes soins l'exilaient prudemment,
 Tout l'empire me vit avec étonnement
 Assurer à ce prince un si noble partage,
 De l'héritier du trône ordinaire apanage ; 90
 Sa mère auprès de lui courut cacher ses pleurs.
 Mon fils, demeuré seul, attira tous les coeurs :
 Mon fils à ses vertus sait unir l'art de plaire :
 Presqu'autant qu'à moi-même il fut cher à son père ;
 Et, remplaçant bientôt le rival que je crains, 95
 Déjà, sans les connaître, il servait mes desseins.
 Je goûtais, en silence, une joie inquiète ;
 Lorsque, las de payer le prix de sa défaite,
 Thamas à Soliman refusa les tributs,
 Salaire de la paix que l'on vend aux vaincus. 100
 Il fallut pour arbitre appeler la victoire ;
 Le prince, jeune, ardent, animé par la gloire,
 Brigua près du sultan l'honneur de commander :
 Aux vœux de tout l'empire il me fallut céder.
 Eh ! Qui savait, Osman, si la guerre inconstante, 105
 Punissant d'un soldat la valeur imprudente,
 N'aurait pu ?... Vain espoir ! Les persans terrassés,

Trois fois dans leurs déserts devant lui dispersés ;
 La fille de Thamas aux chaînes réservée,
 Dans Tauris pris d'assaut par ses mains enlevée : 110
 Ces rapides exploits l'ont mis, dès son printemps,
 Au rang de ces héros, honneur des ottomans...
 J'en rends grâces au ciel... oui, c'est sa renommée,
 Cet amour, ce transport du peuple et de l'armée,
 Qui d'un maître superbe aigrissant les soupçons, 115
 À ses regards jaloux ont paru des affronts.
 Il n'a pu se contraindre ; et son impatience
 Rappelle, sans détour, le prince dans Byzance :
 Je m'en applaudissais, quand le sort dans mes mains
 Fit passer cet écrit propice à mes desseins. 120
 Je voulais au sultan, contre un fils que j'abhorre...
 Il faut que ce billet soit plus funeste encore ;
 Le prince est violent et son malheur l'aigrit ;
 Il est fier, inflexible, il me hait... Il suffit.
 Je sais l'art de pousser ce superbe courage 125
 À des emportements qui serviront ma rage ;
 Son orgueil finira ce que j'ai commencé.

OSMAN

Hâtez-vous ; qu'à l'instant l'arrêt soit prononcé,
 Avant que l'ennemi que vous voulez proscrire
 Sur le coeur de son père ait repris son empire. 130
 Mais ne craignez-vous point cette ardente amitié
 Dont votre fils, madame, à son frère est lié ?
 Vous-même, pardonnez à ce discours sincère,
 Vous-même, l'envoyant sur les pas de son frère,
 D'une amitié fatale avez serré les noeuds. 135

ROXELANE

Et quoi ! Fallait-il donc qu'enchaîné dans ces lieux,

Au sentier de l'honneur mon fils n'osât paraître ?
Entouré de héros, Zéangir voulut l'être.
Je l'adore, il est vrai ; mais c'est avec grandeur.
J'éprouvai, j'admiraï, j'excitai son ardeur ; 140
La politique même appuyait sa prière ;
Du trône sous ses pas j'abaissais la barrière.
Je crus que, signalant une heureuse valeur,
Il devait à nos vœux promettre un empereur
Digne de soutenir la splendeur ottomane. 145
Eh ! Comment soupçonner qu'un fils de Roxelane,
Si près de ce haut rang, pourrait le dédaigner,
Et former d'autres vœux que celui de régner ?
Mais, non : rassurez-vous ; quel excès de prudence
Redoute une amitié, vaine erreur de l'enfance, 150
Prestige d'un moment, dont les faibles lueurs
Vont soudain disparaître à l'éclat des grandeurs ?
Mon fils...

OSMAN

Vous ignorez à quel excès il l'aime.
Je ne puis vous tromper ni me tromper moi-même ; 155
Je déteste le prince autant que je le crains ;
Il doit haïr en moi l'ouvrage de vos mains,
Un vizir qui le brave est bientôt votre gendre.
D'Ibrahim qu'il aimait il veut venger la cendre.
Successeur d'Ibrahim, je puis prévoir mon sort. 160
S'il vit, je dois trembler ; s'il règne, je suis mort.
Jugez sur ses destins quel intérêt m'éclaire.
Perdez votre ennemi, mais redoutez son frère ;
Par des noeuds éternels ils sont unis tous deux.

ROXELANE

Zéangir !... Ciel ! Mon fils !... Il trahirait mes vœux ! 165

Ah ! S'il était possible... Oui, malgré ma tendresse...
Je suis mère, il le sait, mais mère sans faiblesse.
Ses frivoles douleurs ne pourraient m'alarmer,
Et mon coeur en l'aimant sait comme il faut l'aimer.

OSMAN

Il est d'autres périls dont je dois vous instruire :
Je crains que, dans ces lieux, cette jeune Azémire
N'ouvre à l'amour enfin le coeur de votre fils.

170

ROXELANE

J'ai mes desseins, Osman. Captive dans Tauris,
Je la fis demander au vainqueur de son père :
La fille de Thamas peut m'être nécessaire.
Vous saurez mes projets, quand il en sera temps.
Allez, j'attends mon fils ; profitez des instants ;
Assiégez mon époux. Sultane et belle-mère,
Jusqu'au moment fatal je dois ici me taire :
Parlez : de ses soupçons nourrissez la fureur :
C'est par eux qu'en secret j'ai détruit dans son coeur
Ce fameux Ibrahim, cet ami de son maître,
S'il est vrai toutefois qu'un sujet puisse l'être.
Plus craint, notre ennemi sera plus odieux.
Du despotisme ici tel est le sort affreux :
Ainsi que la terreur le danger l'environne ;
Tout tremble à ses genoux ; il tremble sur le trône.
On vient. C'est Zéangir. Un instant d'entretien,
Me dévoilant son coeur, va décider le mien.

175

180

185

SCÈNE II

Roxelane, Zéangir.

ROXELANE

Mon fils, le temps approche, où, devantant votre âge, 190
De mes soins maternels accomplissant l'ouvrage,
Vous devez assurer l'effet de mes desseins.
Élevez votre coeur jusques à vos destins.
Le sultan (notre amour veut en vain nous le taire)
Touche au terme fatal de sa longue carrière ; 195
De l'Euphrate au Danube, et d'Ormus à Tunis,
Cent peuples, sous ses lois étonnés d'être unis,
Vont voir à qui le sort doit remettre en partage
De sceptres, de grandeurs cet immense héritage.
Le prince, après huit ans, rappelé dans ces lieux... 200

ZÉANGIR

Ah !... Je tremble pour lui.

ROXELANE (*à part*)

Qui ? Vous, mon fils !... Ô cieux !

ZÉANGIR

C'est pour lui que j'accours ; souffrez que ma prière
Implore vos bontés en faveur de mon frère.
Les enfants des sultans (vous ne l'ignorez pas), 205
Bannis pour commander en de lointains climats,
Ne peuvent en sortir sans l'ordre de leur père ;
Mais cet ordre est souvent terrible, sanguinaire.
Sur le seuil du palais si mon frère immolé...

ROXELANE

Et voilà de quels soins votre coeur est troublé !
De nos grands intérêts quand mon âme est remplie !
Quand vous devez régler le sort de notre vie !

210

ZÉANGIR

Moi !

(Haut.)

ROXELANE *(à part)*

Vous... Ciel, qu'il est loin de concevoir mes voeux !
Ceux dont ici pour vous le zèle ouvre les yeux
Vous tracent vers le trône un chemin légitime.

215

ZÉANGIR

Le trône est à mon frère : y penser est un crime.

ROXELANE

Il est vrai qu'en effet, s'il eût persévéré,
S'il eût vaincu l'orgueil dont il est dévoré,
S'il n'eût trahi l'état, vous n'y pouviez prétendre.

220

ZÉANGIR

Qui ? Lui ! Trahir l'état ! Ô ciel ! Puis-je l'entendre ?
Croyez qu'en cet instant, pour dompter mon courroux,
J'ai besoin du respect que mon coeur a pour vous.
Qui venais-je implorer ! Quel appui pour moi, frère !

ROXELANE

Eh bien ! Préparez-vous à braver votre père ; 225
Prouvez-lui que ce fils, noirci, calomnié,
D'aucun traité secret à Thamas n'est lié ;
Que, depuis son rappel, ses délais qu'on redoute,
Sur lui, sur ses desseins, ne laissent aucun doute.
Mais tremblez que son père aujourd'hui, dans ces lieux, 230
N'ait de la trahison la preuve sous ses yeux.

ZÉANGIR

Quoi !... Non, je ne crains rien, rien que la calomnie.
Rougissez du soupçon qui veut flétrir sa vie :
Il est indigne, affreux.

ROXELANE

Modérez-vous, mon fils. 235
Eh bien ! Nous pourrons voir nos doutes éclaircis.
Cependant vous deviez, s'il faut ici le dire,
Excuser une erreur qui vous donne un empire.
Vous le sacrifiez ; quel repentir un jour !...

ZÉANGIR

Moi ! Jamais. 240

ROXELANE

Prévenez ce funeste retour.
Quel fruit de mes travaux ! Quel indigne salaire !
Savez-vous pour son fils ce qu'a fait votre mère ?
Savez-vous quels degrés, préparant ma grandeur,
D'avance, par mes soins, fondaient votre bonheur ? 245

Née, on vous l'a pu dire, au sein de l'Italie,
 Surprise sur les mers qui baignent ma patrie,
 Esclave, je parus aux yeux de Soliman ;
 Je lui plus ; il pensa qu'éprise d'un sultan,
 M'honorant d'un caprice, heureuse de ma honte, 250
 Je briguerais moi-même une défaite prompte.
 Qu'il se vit détrompé ! Ma main, ma propre main,
 Prévenant mon outrage, allait percer mon sein ;
 Il pâlit à mes pieds, il connut sa maîtresse.
 Ma fierté, son estime accrurent sa tendresse ; 255
 Je sus m'en prévaloir : une orgueilleuse loi
 Défendait que l'hymen assujettit sa foi ;
 Cette loi fut proscrite ; et la terre étonnée
 Vit un sultan soumis au joug de l'hyménée.
 Je goûtai, je l'avoue, un instant de bonheur ; 260
 Mais bientôt, mon cher fils, lasse de ma grandeur,
 Une langueur secrète empoisonna ma vie ;
 Je te reçus du ciel, mon âme fut remplie.
 Ce nouvel intérêt, si tendre, si pressant,
 Répandit sur mes jours un charme renaissant ; 265
 J'aimai plus que jamais ma nouvelle patrie ;
 La gloire vint parler à mon âme agrandie ;
 J'enflammai d'un époux l'heureuse ambition ;
 Près de son nom peut-être on placera mon nom.
 Eh bien ! Tous ces surcroîts de gloire, de puissance, 270
 C'est à toi que mon coeur les soumettait d'avance ;
 C'est pour toi que j'aimais et l'empire et le jour ;
 Et mon ambition n'est qu'un excès d'amour.

ZÉANGIR

Ah ! Vous me déchirez... Mais quoi ! Que faut-il faire ?
 Faut-il tremper mes mains dans le sang de mon frère ? 275
 Moi qui voudrais pour lui voir le mien répandu !

ROXELANE

Quoi ! Vous l'aimez ainsi ? Dieu ! Quel charme inconnu
Peut lui donner sur vous cet excès de puissance ?

ZÉANGIR

Le charme des vertus, de la reconnaissance,
Celui de l'amitié... vous me glacez d'effroi.

280

ROXELANE

Adieu.

ZÉANGIR

Qu'allez-vous faire ?

ROXELANE

Il est affreux pour moi
D'avoir à séparer mes intérêts des vôtres :
Ce coeur n'était pas fait pour en connaître d'autres.

285

ZÉANGIR

Vous fuyez... dans quel temps m'accable son courroux ?
Quand un autre intérêt m'appelle à ses genoux,
Quand d'autres vœux...

ROXELANE

Comment !

ZÉANGIR

Je tremble de le dire.

290

ROXELANE

Parlez.

ZÉANGIR

Si mon destin m'écarte de l'empire,
Il est un bien plus cher et plus fait pour mon coeur,
Qui pourrait à mes yeux remplacer la grandeur.
Sans vous, sans vos bontés je n'y dois point prétendre ;
Je l'oserais par vous.

295

ROXELANE

Je ne puis vous entendre ;
Mais quel que soit ce bien pour vous si précieux,
Mon fils, il est à vous, si vous ouvrez les yeux.
Votre imprudence ici renonce au rang suprême ;
Vous en voyez le fruit : et dans cet instant même
Il vous faut implorer mon secours, ma faveur.
Régnez, et de vous seul dépend votre bonheur ;
Et, sans avoir besoin qu'une mère y consente,
Vous verrez à vos lois la terre obéissante.

300

305

SCÈNE III

ZÉANGIR *(seul)*

Quels assauts on prépare à ce coeur effrayé !
Craindrai-je pour l'amour, tremblant pour l'amitié ?
Ô mon frère ! Ô cher prince ! Après un an d'absence,

Hélas ! était-ce à moi de craindre sa présence ?
J'augmente ses dangers... Je vole à ton secours...
Et c'est ma mère, ô ciel ! Qui menace tes jours !
Se peut-il que d'un crime on me rende complice,
Et que je sois formé d'un sang qui te haïsse ?

310

SCÈNE IV

Zéangir, Azémire.

ZÉANGIR

Ah ! Princesse, apprenez, partagez ma douleur.
Ma voix, de la sultane implorant la faveur,
Et de mes feux secrets découvrant le mystère,
Allait à mon bonheur intéresser ma mère,
Quand j'ai compris soudain, sur un affreux discours,
Quels périls vont du prince environner les jours.

315

AZÉMIRE

Eh quoi ! Que faut-il craindre ? Et quel nouvel orage...

320

ZÉANGIR

Souffrez qu'entre vous deux mon âme se partage ;
Que d'un frère à vos yeux j'ose occuper mon coeur.
Vous pouvez le haïr, je le sais...

AZÉMIRE

Moi, Seigneur !

ZÉANGIR

Je ne me flatte point ; par lui seul prisonnière, 325
C'est par lui qu'Azémire est aux mains de mon père.
L'instant où je vous vis est un malheur pour vous,
Et mon frère est l'objet d'un trop juste courroux.

AZÉMIRE

Par mon seul intérêt mon âme prévenue,
À ses vertus, seigneur, n'a point fermé la vue ; 330
Je suis loin de haïr un généreux vainqueur.
Ses soins ont de mes fers adouci la rigueur ;
Il a même permis que mes yeux, dans son âme,
Vissent... Quelle amitié pour son frère l'enflamme !

ZÉANGIR

Ah ! Que n'avez-vous pu lire au fond de son coeur ; 335
De tous ses sentiments connaître la grandeur !
Vous sauriez à quel point son amitié m'est chère.

AZÉMIRE

Je vous l'ai dit, seigneur ; j'admire votre frère ;
Je sens que son danger doit vous faire frémir.
Quel est-il ? 340

ZÉANGIR

On prétend, on ose soutenir
Qu'avec Thamas, Madame, il est d'intelligence.

AZÉMIRE

Ô ciel ! Qui peut ainsi flétrir son innocence ?

ZÉANGIR

De ces affreux soupçons je confondrai l'auteur.
Mais, si j'ose, à mon tour, soigneux de mon
Bonheur...

345

AZÉMIRE

Faut-il que de mes vœux vous le fassiez dépendre ?
D'un trop funeste amour que devez-vous attendre ?
Nos destins par l'hymen peuvent-ils être unis ?
Thamas et Soliman, éternels ennemis,
Dans le cours d'un long règne, illustre par la guerre,
De leurs sanglants débats ont occupé la terre ;
Et, malgré ses succès, votre père, seigneur,
Laisse au seul nom du mien éclater sa fureur.
Je vois que votre amour gémit de ce langage ;
Mais mon cœur, je le sens, gémirait davantage,
Si le vôtre, seigneur, par le temps détrompé,
Me reprochait l'espoir dont il s'est occupé.

350

355

ZÉANGIR

Non ; je serai moi seul l'auteur de mon supplice ;
Cruelle ! Je vous dois cette affreuse justice.
Mais je veux, malgré vous, par mes soins redoublés,
Triompher des raisons qu'ici vous rassemblez ;
Et si, dans vos refus, votre âme persévère,
Mes larmes couleront dans le sein de mon frère.

360

SCÈNE V

Azémire, Félimé.

AZÉMIRE

Dans le sein de son frère !... Ah ! Souvenir fatal ! 365
Pour essuyer ses pleurs, il attend son rival !
Quelle épreuve ! Et c'est moi, grand dieu ! Qui la prépare !

FÉLIME

Je conçois les terreurs où votre coeur s'égaré ;
Mais un mot, pardonnez, pouvait les prévenir.
L'aveu de votre amour... 370

AZÉMIRE

J'ai dû le retenir.
Quand un ordre cruel, m'appelant à Byzance,
Du prince, après trois mois, m'eut ravi la présence,
Sa tendresse, Félimé, exigea de ma foi
Que ce fatal secret ne fût livré qu'à toi. 375
Il craignait pour tous deux sa cruelle ennemie.
Est-ce elle dont la haine arme la calomnie ?
A-t-il pour notre hymen sollicité Thamas ?
Ô ciel ! Que de dangers j'assemble sur ses pas !
Étrange aveuglement d'un amour téméraire ! 380
Ces raisons qu'à l'instant j'opposais à son frère,
Contre le prince, hélas ! Parlaient plus fortement ;
Je les sentais à peine auprès de mon amant ;
Et quand, plus que jamais, ma flamme est combattue,
C'est l'amour d'un rival qui les offre à ma vue ! 385

FÉLIME

Je frémis avec vous pour vous-même et pour eux.
Eh ! Qui peut sans douleur voir deux coeurs vertueux
Briser les noeuds sacrés d'une amitié si chère,
Et contraints de haïr un rival dans un frère ?

AZÉMIRE

Ah ! Loin d'aigrir les maux d'un coeur trop agité, 390
Peins-moi plutôt, peins-moi leur générosité ;
Peins-moi de deux rivaux l'amitié courageuse,
De ces nobles combats sortant victorieuse,
Et d'un exemple unique étonnant l'univers.
Mais un trône, l'amour, des intérêts si chers... 395
Fuyez, soupçons affreux ! Gardez-vous de paraître !
Quel espoir, cher amant, dans mon coeur vient de naître,
Quand ton frère, à mes yeux partageant mon effroi,
Au lieu de son amour ne parlait que de toi !
L'amitié dans son âme égalait l'amour même : 400
Il te rendait justice, et c'est ainsi qu'on t'aime.
Tu verras une amante, un rival malheureux,
Unir, pour te sauver, leurs efforts et leurs vœux.
Le ciel, qui veut confondre et punir ta marâtre,
Charge de ta défense un fils qu'elle idolâtre. 405

ACTE II

SCÈNE I

Le prince, Achmet.

LE PRINCE

Est-ce toi, cher Achmet, que j'embrasse aujourd'hui,
Toi, de mes premiers ans et le guide et l'appui !
Ah ! Puisqu'à mes regards on permet ta présence,
De mes fiers ennemis je crains peu la vengeance.
Par tes conseils prudents je puis parer leurs coups ;
Un si fidèle ami...

410

ACHMET

Prince, que faites-vous ?
D'un tel excès d'honneur mon âme est accablée.
Je voudrais voir ma vie à la vôtre immolée ;
Mais ce titre...

415

LE PRINCE

Tes soins ont su le mériter.
Pour en être plus digne il le faut accepter.
On m'accuse en ces lieux d'un orgueil inflexible :
C'est du moins, cher Achmet, celui d'un coeur sensible.

Je sais chérir toujours et ton zèle et ta foi ; 420
 Et l'orgueil des grandeurs est indigne de moi.
 Voilà donc ce séjour si cher à mon enfance,
 Où jadis... Quel accueil après huit ans d'absence !
 Tu le vois ; c'est ainsi qu'on reçoit un vainqueur !...
 On dérobe à mes yeux l'empressement flatteur 425
 D'un peuple dont la joie honorait mon entrée.
 Une barque en secret, sur la mer préparée,
 Aux portes du sérail me mène obscurément ;
 Un ordre me prescrit d'attendre le moment
 Qui doit m'admettre aux pieds de mon juge sévère ; 430
 Il faut que je redoute un regard de mon père,
 Et que l'amour d'un fils, muet à son aspect,
 Se cache avec terreur sous un morne respect.

ACHMET

Écartez, croyez-moi, cette sombre pensée.
 N'enfonchez point les traits dont votre âme est blessée ; 435
 À vos dangers, au sort conformez votre coeur.
 Du joug, sans murmurer, souffrez la pesanteur ;
 De vos exploits surtout bannissez la mémoire ;
 Plus que vos ennemis, redoutez votre gloire ;
 Et, d'un vizir jaloux confondant les desseins, 440
 Tremblez au pied d'un trône affermi par vos mains.

LE PRINCE

Le lâche ! D'Ibrahim il occupe la place !
 Un jour... Dirais-tu bien que sa superbe audace,
 Dans mon camp, sous mes yeux, voulait dicter des lois ?

ACHMET

De vos ressentiments, prince, étouffez la voix. 445

LE PRINCE

Qui ! Moi ! Souffrir l'injure et dévorer l'offense !
 Détester sans courroux et frémir sans vengeance !...
 Je le voudrais en vain ; n'attends point cet effort...
 Pardonne, cher Achmet, pardonne à ce transport.
 Je devrais, je le sens, vaincre ma violence... 450
 Mais prends pitié d'un coeur déchiré dès l'enfance,
 Que d'horreur, d'amertume on se plut à nourrir,
 D'un coeur fait pour aimer, qu'on force de haïr.
 Eh ! Qui jamais du sort sentit mieux la colère ?
 Témoïn, presque en naissant, des ennuis de ma mère, 455
 Confident de ses pleurs dans mon sein recueillis,
 Le soin de les sécher fut l'emploi de son fils.
 Elle fuit avec moi ; je pars pour l'Amasie.
 Dès ce moment, Achmet, l'imposture, l'envie,
 Quand je verse mon sang, osent flétrir mes jours ; 460
 Une indigne marâtre empoisonne leur cours.
 Vainqueur dans les combats, consolé par la gloire,
 Je n'ose aux pieds d'un maître apporter ma victoire.
 Je m'écarte en tremblant du trône paternel ;
 Je languis dans l'exil, en craignant mon rappel. 465
 J'en reçois l'ordre, Achmet ; et quand ? Lorsque ma mère
 A besoin de ma main pour fermer sa paupière.
 À cet ordre fatal juge de son effroi ;
 Expirante à mes yeux, elle a pâli pour moi ;
 Ses soupirs, ses sanglots, ses muettes caresses, 470
 Remplissaient de terreur nos dernières tendresses :
 J'ai lu tous mes dangers dans ses regards écrits,
 Et sur son lit de mort elle a pleuré son fils.
 Ah ! Cette image encor me poursuit et m'accable ;
 Et tandis qu'occupé d'un devoir lamentable, 475
 Je recueillais sa cendre et la baignais de pleurs,
 Ici l'on accusait mes coupables lenteurs ;

On cherchait à douter de mon obéissance.
Un fils pleurant sa mère a besoin de clémence,
Et doit justifier, en abordant ces lieux, 480
Quelques moments perdus à lui fermer les yeux !

ACHMET

Ah ! D'un nouvel effroi, vous pénétrez mon âme.
Si votre coeur se livre au courroux qui l'enflamme,
De la sultane ici soutiendrez-vous l'aspect ?
Feindrez-vous devant-elle une ombre de respect ? 485
N'allez point à sa haine offrir une victime ;
Contenez, renfermez l'horreur qui vous anime.

LE PRINCE

Ah ! Voilà de mon sort le coup le plus affreux !
C'est peu de l'abhorrer, de paraître à ses yeux,
D'étouffer des douleurs qu'irrite sa présence ; 490
Mon coeur s'est pour jamais interdit la vengeance.
Mère de Zéangir, ses jours me sont sacrés.
Que les miens, s'il le faut, à sa fureur livrés...
Mais quoi ! Puis-je penser qu'un grand homme, qu'un père,
Adoptant contre un fils une haine étrangère... 495

ACHMET

Ne vous aveuglez point de ce crédule espoir ;
Par la mort d'Ibrahim jugez de son pouvoir.
Connaissez, redoutez votre fière ennemie.
Vingt ans sont écoulés depuis que son génie
Préside aux grands destins de l'empire ottoman, 500
Et, sans le dégrader, règne sur Soliman.
Le séjour odieux qui lui donna naissance,
Lui montra l'art de feindre et l'art de la vengeance.

Son âme, aux profondeurs de ses déguisements,
 Joint l'audace et l'orgueil de nos fiers musulmans. 505
 Sous un maître absolu souveraine maîtresse,
 Elle osa dédaigner, même dans sa jeunesse,
 Ce frivole artifice et ces soins séducteurs
 Par qui son faible sexe, enchaînant de grands coeurs,
 Offre aux yeux indignés la douloureuse image 510
 D'un héros avili dans un long esclavage !
 De son illustre époux seconder les projets ;
 Utile dans la guerre, utile dans la paix,
 Sentir ainsi que lui les fureurs de la gloire ;
 L'enflammer, le pousser de victoire en victoire : 515
 Voilà par quelle adresse elle a su l'asservir.
 Sans la braver, du moins, laissez-là vous haïr.
 Eh ! Par quelle imprudence augmentant nos alarmes,
 Contre vous-même ici lui donnez-vous des armes ?

LE PRINCE

Comment ? 520

ACHMET

Pourquoi, seigneur, tous ces chefs, ces soldats,
 Qui jusqu'au pied des murs ont marché sur vos pas ?
 Pourquoi cet appareil qui menace Byzance,
 Et qui d'un camp guerrier présente l'apparence ?

LE PRINCE

N'accuse pas des miens le transport indiscret. 525
 Aux ordres du sultan j'obéissais, Achmet ;
 J'annonçais mon rappel ; et le peuple et l'armée,
 Tout frémit : on s'assemble ; une troupe alarmée
 M'environne, me presse et s'attache à mes pas.

On s'écrie, en pleurant, que je cours au trépas ; 530
 Je m'arrache à leur foule ; alors, pleins d'épouvante,
 Furieux, égarés, ils volent à leur tente,
 Saisissent l'étendard, et d'un zèle insensé,
 Croyant me suivre, ami, m'ont déjà devancé.
 Pardonne : à tant d'amour, hélas ! Je fus sensible. 535
 Et quel serait, dis-moi, le mortel inflexible,
 Qui, sous le poids des maux dont je suis opprimé,
 Aurait fermé son coeur au plaisir d'être aimé ?
 Mais mon frère en ces lieux tarde bien à paraître.

ACHMET

Il s'occupe de vous, quelque part qu'il puisse être. 540
 De sa tendre amitié je me suis tout promis ;
 C'est mon plus ferme espoir contre vos ennemis.

LE PRINCE

Hélas ! Nous nous aimons dès la plus tendre enfance,
 Et, de son âge au mien oubliant la distance,
 Nos âmes se cherchaient alors comme aujourd'hui ; 545
 Un charme attendrissant régnait autour de lui ;
 Et, le coeur encor plein des douleurs de ma mère,
 L'amitié m'appelait au berceau de mon frère.
 Tu le sais, tu le vis ; et lorsque les combats,
 Loin de lui, vers la gloire emportèrent mes pas, 550
 La gloire, loin de lui, moins touchante et moins belle,
 M'apprit qu'il est des biens plus désirables qu'elle.
 Il vint la partager. La victoire deux fois
 Associa nos noms, confondit nos exploits.
 C'était le prix des miens ; et mon âme enchantée 555
 Crut la gloire d'un frère à la mienne ajoutée.
 Mais je te retiens trop. Cours, observe ces lieux ;
 Sur les pièges cachés ouvre pour moi les yeux.

Aux regards du sultan je dois bientôt paraître.
Reviens... j'entends du bruit. C'est Zéangir peut-être.
C'est lui. Va, laisse-moi dans ces heureux moments,
Oublier mes douleurs dans ses embrassements.

560

SCÈNE II

Le Prince, Zéangir.

ZÉANGIR

Où trouver ?... c'est lui-même. Ô mon ami ! Mon frère !
Que, malgré mes frayeurs, ta présence m'est chère !
Laisse-moi, dans tes bras, laisse-moi respirer,
De ce bonheur si pur laisse-moi m'enivrer !

565

LE PRINCE

Ah ! Que mon âme ici répond bien à la tienne !
Ami, que ta tendresse égale bien la mienne !
Que ces épanchements ont pour moi de douceurs !
Pour moi, près de mon frère, il n'est plus de malheurs...

570

ZÉANGIR

Je connais tes dangers, ils redoublent mon zèle.
Tu ne les sais pas tous.

ZÉANGIR

Quelle crainte nouvelle ?...

LE PRINCE

Écoute.

ZÉANGIR

Je frémis.

575

LE PRINCE

Tu vis de quelle ardeur
Les charmes de la gloire avaient rempli mon coeur ;
Tu sais si l'amitié le pénètre et l'enflamme :
À ces deux sentiments dont s'occupait mon âme,
Le ciel en joint un autre ; et peut-être ce jour...

580

ZÉANGIR

Eh bien !...

LE PRINCE

À ce transport méconnais-tu l'amour ?

ZÉANGIR

Qu'entends-je ? Et quel objet ?...

LE PRINCE

Je prévois tes alarmes.

ZÉANGIR

Achève.

585

LE PRINCE

Il te souvient que la faveur des armes
Dans les murs de Tauris remit entre mes mains...

ZÉANGIR

Azémire ?...

LE PRINCE

Elle-même.

ZÉANGIR

Ô douleur ! Ô destins !

590

LE PRINCE

Je te l'avais bien dit : ta crainte est légitime ;
Je sens que sous mes pas j'ouvre un nouvel abîme.
Mais c'est d'elle à jamais que dépendra mon sort ;
C'est pour elle qu'ici je viens braver la mort.
Je suis aimé, du moins, et sa tendresse extrême...
En croirai-je ma vue ?... Ô ciel ! C'est elle-même.

595

SCÈNE III

Le prince, Zéangir, Azémire.

LE PRINCE

Azémire, est-ce vous ? Qui vous ouvre ces lieux ?
Quel miracle remplit le plus cher de mes vœux ?
Puis-je enfin devant vous montrer la violence
D'un amour loin de vous accru dans le silence ?
Comptiez-vous quelquefois, sensible à mes tourments,
Des jours dont ma tendresse a compté les moments ?
J'ose encor m'en flatter ; mais daignez me le dire.
Vous baissez vos regards, et votre cœur soupire !

600

Je vois... Ah ! Pardonnez, ne craignez point ses yeux ;
Qu'il soit le confident, le témoin de nos feux.
Je vous l'ai dit cent fois, c'est un autre moi-même.
Ce séjour, cet instant m'offrent tout ce que j'aime ;
Mon bonheur est parfait... Vous pleurez ?... Tu pâlis ?...
De douleur et d'effroi vos regards sont remplis...

605

610

ZÉANGIR

Ô tourments !

AZÉMIRE

Jour affreux !

LE PRINCE

Quel transport ! Quel langage !
Du sort qui me poursuit est-ce un nouvel outrage ?

ZÉANGIR

Non... c'est moi seul ici qu'opprime son courroux ;
C'est à moi désormais qu'il réserve ses coups.
Il me perce le coeur par la main la plus chère ;
J'aime, et pour mon rival il a choisi mon frère.

615

LE PRINCE

Cieux !

(À Azémire.)

ZÉANGIR

Ma mère en secret, j'ignore à quel dessein,

620

Dans ce piège fatal m'a conduit de sa main.
 Sa cruelle bonté, secondant mon adresse,
 A permis à mes yeux l'aspect de la princesse ;
 J'ai prodigué les soins d'un amour indiscret,
 Pour attendrir, hélas ! Un coeur qui t'adorait. 625
 Je venais à tes yeux dévoilant ce mystère...
 Cruelle ! Eh quel devoir, vous forçant à vous taire,
 Me laissait enivrer de ce poison fatal ?
 A-t-on craint de me voir haïr un tel rival ?

(Au prince.)

AZÉMIRE

Je l'avouerai, Seigneur, ce reproche m'étonne ; 630
 L'ayant peu mérité, mon coeur vous le pardonne ;
 J'en plains même la cause, et je crois qu'en secret
 Déjà vous condamnez un transport indiscret.
 Vous n'avez pas pensé, prince, que votre amante,
 Négligeant d'étouffer une flamme imprudente, 635
 Fièvre d'un autre hommage à ses yeux présenté,
 Ait d'un frivole encens nourri sa vanité ;
 Et me justifier, c'est vous faire une offense.
 Mais puisque je vous dois expliquer mon silence,
 Du repos d'un ami comptable devant vous, 640
 Souffrez qu'en ce moment je rappelle entre nous
 Quels serments redoublés me forçaient à lui taire
 Un secret...

LE PRINCE

Ciel ! Madame, un secret pour mon frère !
 Eh pouvais-je prévoir ?... 645

AZÉMIRE

Je sais que ce palais
Devait à tous les yeux me soustraire à jamais ;
Qu'entouré d'ennemis empressés à vous nuire,
De nos vœux mutuels vous n'avez pu l'instruire.
Hélas ! Me chargeait-t-on de ce soin douloureux, 650
Moi qui, dans ce séjour pour vous si dangereux,
Craignant mon coeur, mes yeux et mon silence même,
Vingt fois ai souhaité de me cacher qui j'aime ?
Mais, non : je lui parlais de vous, de vos vertus ;
Enfin, je vous nommais ; que fallait-il de plus ? 655
Et quand de son amour la prompte violence
A condamné ma bouche à rompre le silence,
J'ai vu son désespoir, tout prêt à s'exhaler,
Repousser le secret que j'allais révéler.

LE PRINCE

Oui, sans doute ; et ce trait manquait à ma misère ; 660
Je devais voir couler les larmes de mon frère,
Voir l'amitié, l'amour, unis, armés tous deux,
Contre un infortuné qui ne vit que pour eux.
Mon âme à l'espérance était encore ouverte ;
C'en est fait : je l'abjure, et le ciel veut ma perte ; 665
Je la veux comme lui, si je fais ton malheur.

ZÉANGIR

Ta perte !... achève, ingrat, de déchirer mon coeur.
Il te fallait... cruel ! As-tu la barbarie
D'offenser un rival qui tremble pour ta vie ?
Ta perte !... et de quel crime ?... il n'en est qu'un pour toi : 670
Tu viens de le commettre en doutant de ma foi.
Crois-tu que ton ami, dans sa jalouse ivresse,

Deviens ton tyran, celui de ta maîtresse ;
 Abjure l'amitié, la vertu, le devoir,
 Pour contempler partout les pleurs du désespoir, 675
 Pour mériter son sort en perdant ce qu'il aime ?
 Qui de nous deux ici doit s'immoler lui-même ?
 Est-ce-toi qu'à mourir son choix a condamné ?
 Ne suis-je pas enfin le seul infortuné ?

LE PRINCE

Arrête ! Peux-tu bien me tenir ce langage ? 680
 C'est un frère, un ami qui me fait cet outrage !
 Cruel ! Quand ton amour au mien veut s'immoler,
 Est-ce par ton malheur qu'il faut me consoler ?
 Que tu craignes ma mort qui t'assure le trône,
 Cette vertu n'a rien dont la mienne s'étonne : 685
 Le ciel en te privant d'un ami couronné,
 Te ravirait bien plus qu'il ne t'aurait donné ;
 Mais te voir à mes vœux sacrifier ta flamme,
 Sentir tous les combats qui déchirent ton âme,
 Et ne pouvoir t'offrir, pour prix de tes bienfaits, 690
 Que le seul désespoir de t'égalier jamais :
 Ce supplice est affreux, si tu peux me connaître.

(À Azémire.)

ZÉANGIR

Va, ce seul sentiment m'a tout payé peut-être.
 Mon frère, laisse-moi, dans mes vœux confondus,
 Laisse-moi ce bonheur que donnent les vertus ; 695
 Il me coûte assez cher pour que j'ose y prétendre ;
 Tu dois vivre et m'aimer ; moi, vivre et te défendre.
 Tout l'ordonne, le ciel, la nature, l'honneur.
 Respecte cette loi qu'ils font tous à mon cœur,

Je t'en conjure ici par un frère qui t'aime,
Par toi, par tes malheurs... par ton amour lui-même.
Joignez-vous à mes vœux ; c'est à vous de fléchir
Un coeur aimé de vous, qui peut vouloir mourir.

700

LE PRINCE *(avec transport)*

C'en est fait, je me rends ; ce coeur me justifie.
Je vous aime encor plus que je ne hais la vie.
Oui, dans les noeuds sacrés qui m'unissent à toi,
Ton triomphe est le mien, tes vertus sont à moi.
Va ; ne crains point, ami, que ma fierté gémissse,
Ni qu'opprimé du poids d'un si grand sacrifice,
Mon coeur de tes bienfaits puisse être humilié ;
Et connaît-on l'orgueil auprès de l'amitié !

705

710

SCÈNE IV

Le Prince, Zéangir, Azémire, Achmet.

(Au prince.)

ACHMET

Pardonnez si déjà mon zèle en diligence
À vos épanchements vient mêler ma présence :
Mais d'un subit effroi le palais est troublé.
Déjà, près du sultan le vizir appelé,
Prodigue contre vous les conseils de la haine.
La moitié du sérail, que sa voix seule entraîne,
Séduite dès longtemps, s'intéresse pour lui ;
Même on dit qu'en secret un plus puissant appui...
Pardonnez... dans vos coeurs mes regards ont dû lire ;
Mais une mère... Hélas ! Je crains...

715

720

LE PRINCE

Qu'oses-tu dire ?

ZÉANGIR (*transporté*)

Achève.

ACHMET

Eh bien ! L'on dit qu'invisible à regret,
Sa main conduit les coups qu'on prépare en secret ;
On redoute un courroux qu'elle force au silence ;
On craint son artifice, on craint sa violence ;
Mais un bruit dont surtout mon coeur est consterné...
Le sultan veut la voir, et l'ordre en est donné.

725

AZÉMIRE

Ciel !

730

ACHMET

On tremble, on attend cette grande entrevue ;
On parle d'une lettre au sultan inconnue.

LE PRINCE (*à Zéangir*)

Dieu ! Mon sort voudrait-il ?... Tu sauras tout...

ACHMET

Seigneur,
Contre un juste courroux défendez votre coeur.
Vous ignorez quel ordre et quel projet sinistre
Mena dans votre camp un odieux ministre.

735

Le vizir (je voudrais en vain vous le cacher)
Aux bras de vos soldats devait vous arracher.

LE PRINCE

Que dis-tu ?

740

ACHMET

Le péril arrêta son audace.
Cher prince, devant vous si mes pleurs trouvent grâce,
Si mes vœux, si mes soins méritent quelque prix,
Si d'un vieillard tremblant vous souffrez les avis,
Modérez vos transports ; et, loin d'aigrir un père,
Réveillez dans son cœur sa tendresse première ;
Il aime votre enfance, il aime vos vertus.
Vous pourriez... pardonnez. Je n'ose en dire plus.
À de plus chers conseils mon cœur vous abandonne,
Et vole à d'autres soins que mon zèle m'ordonne.

745

750

SCÈNE V

Zéangir, Le Prince, Azémire.

ZÉANGIR

Quel est donc le péril dont je t'ai vu frémir ?
Cette lettre fatale... ami, daigne éclaircir...

LE PRINCE

J'accroîtrai tes douleurs.

ZÉANGIR

Parle.

LE PRINCE

Avant que mon père 755
Demandât la princesse en mes mains prisonnière,
Thamas secrètement députa près de moi,
Et pour briser ses fers et pour tenter ma foi.
Ami, tu me connais ; et mon devoir t'annonce,
Malgré mes vœux naissants, quelle fut ma réponse ; 760
Mais lorsque, chaque jour, ses vertus, ses attraits...
Je t'arrache le cœur...

ZÉANGIR

Non, mon cœur est en paix.
Poursuis.

LE PRINCE

Ô ciel !... Eh bien ! Brûlant d'amour pour elle, 765
Et depuis, accablé d'une absence cruelle,
Je crus que je pouvais, sans blesser mon devoir,
De la paix à Thamas présenter quelque espoir,
Et demander, pour prix d'une heureuse entremise
Que la main de sa fille à ma foi fût promise. 770
Nadir, de mes desseins fidèle confident,
Autorisé d'un mot, partit secrètement ;
J'attendais son retour. J'apprends qu'en Assyrie
Attaqué, défendant mon secret et sa vie,
Accablé sous le nombre, il avait succombé. 775

ZÉANGIR

Je vois dans quelles mains ce billet est tombé.
Je vois ce que prépare une haine inhumaine :
Cette lettre aujourd'hui vient d'enhardir sa haine.
Hélas ! De toi bientôt dépendront ses destins,
Bientôt son empereur...

780

LE PRINCE

Que dis-tu ? Quoi ! Tu crains...

ZÉANGIR

Non, mon âme à ta foi ne fait point cette offense,
Sans crainte pour ses jours, je vole à ta défense.
Je vois quels coups bientôt doivent m'être portés :
Il en est un surtout... j'en frémis... écoutez.
Je jure ici par vous que, dans cette journée,
Si je pouvais surprendre en mon âme indignée,
Quelque désir jaloux, quelque perfide espoir,
Capable un seul moment d'ébranler mon devoir,
Dans ce coeur avili... non, il n'est pas possible...
Le ciel me soutiendra dans cet instant terrible,
Et satisfait d'un coeur trop longtemps combattu,
De l'affront d'un remords sauvera ma vertu.

785

790

ACTE III

SCÈNE I

Soliman, Roxelane.

SOLIMAN

Prenez place, madame ; il faut que, dans ce jour,
Votre âme à mes regards se montre sans détour :
Le prince dans ces lieux vient enfin de se rendre.

795

ROXELANE

Les cris de ses soldats viennent de me l'apprendre.

SOLIMAN

J'entrevois par ce mot vos secrets sentiments ;
Vous jugerez des miens : daignez quelques moments
Vous imposer la loi de m'entendre en silence.
Mon fils a mérité ma juste défiance ;
Et son retour, d'ailleurs fait pour me désarmer,
Avec quelque raison peut encor m'alarmer.
Sans doute je suis loin de lui chercher des crimes ;
Mais il faut éclaircir des soupçons légitimes.
Vos yeux, si du vizir j'explique les discours,
Ont surpris des secrets d'où dépendent mes jours.

800

805

Je n'examine point si, pour mieux me confondre,
 De concert avec lui... vous pourrez me répondre.
 Hélas ! Il est affreux de soupçonner la foi 810
 Des coeurs que l'on chérit et qu'on croyait à soi ;
 Mais au bord du tombeau telle est ma destinée.
 Par d'autres intérêts maintenant gouvernée,
 Aux soins de l'avenir vous croyez vous devoir ;
 Je conçois vos raisons, vos craintes, votre espoir ; 815
 Et, malgré mes vieux ans, ma tendresse constante
 À vos destins futurs n'est point indifférente.
 Mais vous n'espérez point que, pour votre repos,
 Je répande le sang d'un fils et d'un héros.
 Son juge, en ce moment, se souvient qu'il est père. 820
 Je ne veux écouter ni soupçons ni colère.
 Ce sérail, qui, jadis, sous de cruels sultans,
 Craignait de leurs fureurs les caprices sanglants,
 A connu, dans le cours d'un règne plus propice,
 Quelquefois ma clémence, et toujours ma justice. 825
 Juste envers mes sujets, juste envers mes enfants,
 Un jour ne perdra point l'honneur de quarante ans.
 Après un tel aveu, parlez, je vous écoute ;
 Mais que la vérité s'offre sans aucun doute.
 Je dois, s'il faut porter un jugement cruel, 830
 En répondre à l'état, à l'avenir, au ciel.

ROXELANE

Seigneur, d'étonnement je demeure frappée.
 De vous, de votre fils en secret occupée,
 J'ai dû, sans m'expliquer sur ce grand intérêt,
 Muette avec l'empire, attendre son arrêt. 835
 Mais, puisque le premier vous quittez la contrainte
 D'un silence affecté, trop semblable à la feinte,
 De mon âme à vos yeux j'ouvrirai les replis :

Je déteste le prince et j'adore mon fils ;
 Ainsi que vous, du moins, je parle avec franchise ; 840
 Et, loin qu'avec effort ma haine se déguise,
 J'ose entreprendre ici de la justifier,
 Vous invitant vous-même à vous en défier.
 Je ne vous cache point (Qu'est-il besoin de feindre ?)
 Que prompt en ce péril à tout voir, à tout craindre, 845
 J'ai d'un vizir fidèle emprunté les avis,
 Et moi-même éclairé les pas de votre fils.
 Tout fondait mes soupçons ; un père les partage.
 Eh ! Qui donc, en effet, pourrait voir sans ombrage
 Un jeune ambitieux qui, d'orgueil enivré, 850
 Des coeurs qu'il a séduits, disposant à son gré,
 À vous intimider semble mettre sa gloire,
 Et croit tenir ce droit des mains de la victoire ?
 Qui, mandé par son maître, a, jusques à ce jour,
 Fait douter de sa foi, douter de son retour, 855
 Et du grand Soliman a réduit la puissance
 À craindre, je l'ai vu, sa désobéissance ?
 Qui, j'ose l'attester, et mes garants sont prêts,
 Achète ici les yeux ouverts sur vos secrets,
 Parle, agit en sultan ; et, si l'on veut l'entendre, 860
 Et la guerre et la paix de lui seul vont dépendre.
 Oui, seigneur, oui, vous dis-je, et peut-être aujourd'hui
 Vous en aurez la preuve et la tiendrez de lui.

SOLIMAN

Ciel !

ROXELANE

D'un fils, d'un sujet est-ce donc la conduite ? 865
 Et depuis quand, seigneur, n'en craint-on plus la suite ?
 Est-ce dans ce séjour ?... vainement sous vos lois,

La clémence en ces lieux fit entendre sa voix ;
 Une autre voix peut-être y parle plus haut qu'elle,
 La voix de ces sultans qu'une main criminelle, 870
 Sanglants, a renversés aux genoux de leurs fils ;
 La voix des fils encor qui, près du trône assis,
 N'ont point devant ce trône assez courbé la tête.
 Il le sait : d'où vient donc que nul frein ne l'arrête ?
 Sans doute mieux qu'un autre il connaît son pouvoir ; 875
 De l'empire, en effet, il est l'unique espoir.
 Eh ! Qui d'un peuple ingrat n'a vu cent fois l'ivresse
 Oser à vos vieux ans égaler sa jeunesse,
 Et d'un héros, l'honneur des sultans, des guerriers,
 Devant un fier soldat abaisser les lauriers ? 880
 Qui peut vous rassurer contre tant d'insolence ?
 Est-ce un camp qui frémit aux portes de Byzance ?
 Un peuple de mutins, d'esclaves factieux,
 De leur maître indigné tyrans capricieux ?
 Ah ! Seigneur, est-ce ainsi (je vous cite à vous-même) 885
 Que, rassurant Sélim, dans un péril extrême,
 Vous vîntes dans ses mains ici vous déposer,
 Quand ces mêmes soldats, ardents à tout oser,
 Pour vous, malgré vous seul, pleins d'un zèle unanime,
 Rebelles, prononçaient votre nom dans leur crime ? 890
 On vous vit accourir, seul, désarmé, soumis,
 Plein d'un noble courroux contre ses ennemis,
 Et tombant à ses pieds, otage volontaire,
 Échapper au malheur de détrôner un père.
 Tel était le devoir d'un fils plus soupçonné, 895
 Et votre exemple au moins l'a déjà condamné.

SOLIMAN

Ce qu'a fait Soliman, Soliman dut le faire.
 Celui qui fut bon fils doit être aussi bon père,

Et quand vous rappelez ces preuves de ma foi,
 Votre voix m'avertit d'être digne de moi. 900
 Des revers des sultans vous me tracez l'image :
 Je reconnais vos soins, madame ; et je présage
 Que, grâce aux miens peut être, un sort moins rigoureux
 Écartera mon nom de ces noms malheureux.
 Trop d'autres, négligeant le devoir qui m'arrête, 905
 À des fils soupçonnés ont demandé leur tête.
 Oui : mais n'ont-ils jamais, après ces rudes coups,
 Détesté les transports d'un aveugle courroux ?
 Hélas ! Si ce moment doit m'offrir un coupable,
 Peut-être que mon sort est assez déplorable. 910
 Serais-je donc rangé parmi ces souverains
 Qu'on a vus, de leurs fils juges trop inhumains,
 Réduits à s'imposer ce fatal sacrifice ?
 Malheureux qu'on veut plaindre et qui faut qu'on haïsse !
 Quelqu'éclat dont leur règne ait ébloui les yeux, 915
 De ces grands châtiments le souvenir affreux,
 Éternisant l'effroi qu'imprime leur mémoire,
 Mêlé un sombre nuage aux rayons de leur gloire.
 Le nom de Soliman, madame, a mérité
 De parvenir sans tache à la postérité. 920
 Dans mon coeur vainement votre cruelle adresse
 Cherche d'un vil dépit la vulgaire faiblesse,
 Et voudrait par la haine irriter mes soupçons ;
 J'écarte ici la haine et pèse les raisons.
 L'intérêt de mon sang me dit, pour le défendre, 925
 Qu'un coupable en ces lieux eût tremblé de se rendre ;
 Qu'adoré des soldats... Je l'étais comme lui.

ROXELANE

Comme lui, des persans imploriez-vous l'appui ?

SOLIMAN

Des persans... Lui ! Grands dieux !... Je retiens ma colère...
Ce ne pas vous ici que doit en croire un père.
Que des garants certains à mes yeux présentés,
Que la preuve à l'instant...

930

ROXELANE

Je le veux.

(Roxelane se lève, le vizir paraît.)

SOLIMAN *(se levant)*

Arrêtez.
Je redoute un courroux trop facile à surprendre.
Son maître en vain frémit, son juge doit l'entendre.
Que mon fils soit présent... faites venir mon fils.
Que veut-on ?

935

SCÈNE II

Soliman, Roxelane, Osman.

OSMAN

J'attendais le moment d'être admis.
Seigneur, je viens chercher des ordres nécessaires.
Ali, ce brave Ali, ce chef des janissaires,
Qui, même sous Sélim, s'est illustré jadis,
Et, malgré son grand âge, a suivi votre fils,
Se flatte qu'à vos pieds vous daignerez l'admettre ;
Il apporte un secret qu'il a craint de commettre :

940

945

Le salut de l'empire, a-t-il dit, en dépend,
Et des moindres délais il me rendait garant.
Je cru que son grand nom, ses exploits...

SOLIMAN

Qu'il paraisse.

ROXELANE *(à part)*

Que veut-il ?

950

SOLIMAN *(lui faisant signe de sortir)*

Vous savez quelle est votre promesse.

ROXELANE

Je ne repaîtrai que la preuve à la main.

SCÈNE III

Soliman, Osman, Ali.

SOLIMAN

Quel soin pressant t'amène, et quel est ton dessein ?
Veux-tu qu'il se retire ?

ALI

Il le faudrait peut-être.
Mais je viens contre lui m'adresser à son maître ;
Qu'il demeure, il le peut. Sultan, tu ne crois pas
Que j'eusse d'un rebelle accompagné les pas.

955

Ton fils, ainsi que moi, vit et mourra fidèle.
J'ai su calmer des siens et la fougue et le zèle ; 960
Ils te révèrent tous. Mais on craint les complots
Que la haine en ces lieux trame contre un héros.
« Ah ! Du moins, disaient-ils, dans leur secret murmure
Ah ! Si la vérité confondait l'imposture !
Si, détrompant un maître et cherchant ses regards 965
Elle osait pénétrer ces terribles remparts !
Mais la mort punirait un zèle téméraire. »
On peut près du cercueil hasarder de déplaire.
Sultan, d'un vieux guerrier ces restes languissants,
Ce sang, dans les combats prodigué soixante ans, 970
Exposés pour ton fils que tout l'empire adore,
S'ils sauvaient un héros te serviraient encore,
De notre amour pour lui ne prends aucuns soupçons ;
C'est le grand Soliman qu'en lui nous chérissons ;
Il nous rend tes vertus, et tu permets qu'on l'aime. 975
Mais crains ses ennemis, crains ton pouvoir suprême,
Crains d'éternels regrets, et surtout un remords.
J'ai rempli mon devoir : ordonnes-tu ma mort ?

SOLIMAN

J'estime ce courage et ce zèle sincère ;
Je permets à tes yeux de lire au coeur d'un père. 980
Ne crains point un courroux imprudent ni cruel.
J'aime un fils innocent, je le hais criminel :
Ne crains pour lui que lui. L'audace et l'artifice
En moi de leurs fureurs n'auront point un complice.
Contiens dans son devoir le soldat turbulent ; 985
Leur idole répond d'un caprice insolent.
Sans dicter mon arrêt, qu'on l'attende en silence.
Tu peux de ce séjour sortir en assurance :
Va, les coeurs généreux ne craignent rien de moi.

ALI

Sur le sort de ton fils je suis donc sans effroi.

990

SCÈNE IV

Soliman, le Prince.

SOLIMAN

Approchez : à mon ordre on daigne enfin se rendre.
J'ai cru qu'avant ce jour je pouvais vous attendre.

LE PRINCE

Un devoir douloureux a retenu mes pas ;
Une mère, seigneur, expirante en mes bras...

SOLIMAN

Elle n'est plus !... je dois des regrets à sa cendre.

995

LE PRINCE

Occupée, en mourant, d'un souvenir trop tendre...

SOLIMAN

C'est assez. Plut au ciel qu'à de justes raisons
Je pusse voir encor céder d'autres soupçons,
Sans que de vos soldats l'audace et l'insolence
Vinssent d'un fils suspect attester l'innocence !

1000

LE PRINCE

Ne me reprochez point leurs transports effrénés,
Qu'en ces lieux ma présence a déjà condamnés.
Ah ! Seigneur, si pour moi l'excès de leur tendresse
Jusqu'à l'empportement a poussé leur ivresse,
Daignez ne l'imputer, hélas ! Qu'à mon malheur :
C'est mon funeste sort qui parle en ma faveur.
Privé de vos bontés où je pouvais prétendre,
J'inspire une pitié plus pressante et plus tendre.

1005

SOLIMAN

Peut-être il vaudrait mieux leur en inspirer moins :
Peut-être qu'un sujet devait borner ses soins
À savoir obéir, à faire aimer sa gloire,
À servir sans orgueil, à ne point laisser croire
Que ses desseins secrets, de la Perse approuvés...

1010

LE PRINCE

Oh ciel ! Le croyez vous !

SOLIMAN

Non, puisque vous vivez.

1015

SCÈNE V

Les précédents, Roxelane.

(Au prince.)

ROXELANE (*à Soliman*)

Sultan, vous pourrez voir ma promesse accomplie.
Prince, un destin cruel m'a fait votre ennemie ;
Mais cette haine, au moins, en s'attaquant à vous,
Dans la nuit du secret ne cache point ses coups :
Vous êtes accusé, vous pourrez vous défendre.

1020

LE PRINCE

À ce trait généreux j'avais droit de m'attendre.

SOLIMAN (*prenant la lettre*)

« À vos désirs on refusa la paix :
Un heureux changement vous permet d'y prétendre.
Victorieux par moi, peut être à mes souhaits
Le sultan voudra condescendre.
Les raisons de cette offre et le prix que j'y mets,
Je les tairai ; Nadir doit seul vous les apprendre. «
Que vois-je ? Avouerez-vous cette lettre, ce seing ?

1025

LE PRINCE

Oui ; ce billet, seigneur, fut tracé de ma main.

SOLIMAN

Holà ! Gardes.

1030

LE PRINCE

Je dois vous paraître coupable,
Je le sais. Cependant, si le sort qui m'accable
Souffrait que votre fils pût se justifier,
Si mon coeur à vos yeux se montrait tout entier...

(Au prince.)

(Au sultan.)

(Au prince.)

ROXELANE

Il le faut... 1035
Permettez...
Vous n'avez rien à craindre ;
Parlez, Nadir n'est plus, et vous pouvez tout feindre.

LE PRINCE

Barbare ! à cet opprobre étais-je réservé ?
Par pitié, si mon crime à vos yeux est prouvé, 1040
D'un père, d'un sultan déployez la puissance ;
Par mille affreux tourments éprouvez ma constance :
Je puis chérir des coups que vous aurez portés ;
Mais ne me livrez point à tant d'indignités.
Votre gloire l'exige, et votre fils peut croire... 1045

SOLIMAN

Perfide ! Il te sied bien d'intéresser ma gloire !
Toi qui veux la flétrir, toi, l'ami des persans !
Toi qui, devant leur maître, avilis mes vieux ans !
Qui, sachant contre lui quelle fureur m'anime...

(Montrant Roxelane.)

LE PRINCE

Ah ! Croyez que son nom fait seul mon plus grand crime ; 1050

Que, sans ce fier courroux, j'aurais pu... non, jamais.
J'ai mérité la mort, et voilà mes forfaits.
Cette lettre en vos mains, seigneur, m'accusait-elle,
Quand d'avance par vous traité comme un rebelle,
L'ordre de m'arrêter dans mon camp ?

1055

SOLIMAN

Justes cieux !
Tu savais... je vois tout. D'un écrit odieux
Ta bouche en ce moment m'éclaircit le mystère ;
Il demande à Thamas des secours contre un père.

LE PRINCE

Quoi ! Ce secret fatal qu'à l'instant dans ces lieux...

1060

SOLIMAN

Traître ! C'en est assez. Qu'on l'ôte de mes yeux.

SCÈNE VI

Les précédents, Zéangir.

LE PRINCE *(voyant Zéangir)*

Ciel !

ZÉANGIR *(à part)*

Mon père, daignez... Ô mère trop cruelle !

SOLIMAN

Quoi ! Sans être appelé ?

ROXELANE

Quelle audace nouvelle !

1065

SOLIMAN

Qu'on m'en réponde, allez.

ZÉANGIR

Suspendez un moment.

(Il sort.)

LE PRINCE

Ah ! Qu'il suffise au moins à cet embrassement.
Va, de ton amitié cette preuve dernière
A trop bien démenti les fureurs de ta mère ;
Elle surpasse tout, sa rage et mes malheurs,
Et la haine qu'on doit à ses persécuteurs.

1070

SCÈNE VII

Soliman, Roxelane, Zéangir.

SOLIMAN

Quel orgueil !

ZÉANGIR

Ah ! Craignez que dans votre vengeance...

(À Roxelane.)

SOLIMAN

Je veux bien de ce zèle excuser l'imprudence ;
Et j'aimerais, mon fils, à vous voir généreux,
Si le crime du moins pouvait être douteux :
Mais ne me parlez point en faveur d'un perfide
Qui peut-être déjà médite un parricide.
J'excuse votre haine, et je vais de ce pas
Prévenir les effets de ses noirs attentats.

1075

1080

SCÈNE VIII

Roxelane, Zéangir.

ZÉANGIR

Quoi ! Déjà votre haine a frappé sa victime !
Un père en un moment la trouve légitime !

ROXELANE

Pour convaincre un coupable, il ne faut qu'un instant.

ZÉANGIR

Si vous n'aviez un fils, il serait innocent.

1085

ROXELANE

Le ciel me l'a donné, peut-être en sa colère.

ZÉANGIR

Le ciel vous l'a donné... pour attendrir sa mère.
Je veux croire et je crois que, prête à l'opprimer,
Contre un coupable ici vous pensez vous armer ;
Et l'amour maternel que dans vous je révère 1090
(Car je combats des vœux dont la source m'est chère),
Abusant vos esprits sur moi seul arrêtés,
Vous persuade encor ce que vous souhaitez ;
Mais cet amour vous trompe, et peut être funeste.

ROXELANE

Dieu ! Quel aveuglement ! Le crime est manifeste, 1095
Son père en a tenu le gage de sa main.

ZÉANGIR (*à part*)

Que ne puis-je parler ?

ROXELANE

Vous frémissiez en vain.
Abandonnez un traître à son sort déplorable.
Vous l'aimiez vertueux, oubliez-le coupable. 1100
Ou, si votre amitié lui donne quelques pleurs,
Voyez du moins, voyez, à travers vos douleurs,
Quel brillant avenir le destin vous présente ;
Cet éclat des sultans, cette pompe imposante,
L'univers de vos lois docile adorateur, 1105
Et la gloire plus belle encor que la grandeur,

La gloire que vos vœux...

ZÉANGIR

Sans doute elle m'anime.

ROXELANE

Un trône ici la donne.

ZÉANGIR

Un trône acquis sans crime.

1110

ROXELANE

Quel crime commets-tu ?

ZÉANGIR

Ceux qu'on commet pour moi.
Des attentats d'autrui je profite pour toi.

ZÉANGIR

Vous le croyez coupable, et c'est là votre excuse.
Mais moi qui vois son cœur, mais moi que rien
N'abuse...

1115

ROXELANE

Tu pleureras un jour quand l'absolu pouvoir...

ZÉANGIR

A-t-on jamais pleuré d'avoir fait son devoir ?

ROXELANE

J'ai pitié, mon cher fils, d'un tel excès d'ivresse ;
Je vois avec quel art, séduisant ta jeunesse,
Il a su, plus prudent, par cette illusion,
T'écartant du sentier de son ambition...

1120

ZÉANGIR

Quoi ! Vous doutez...

ROXELANE

Eh bien, je veux le croire, il t'aime ;
Ainsi que toi, mon fils, il se trompe lui-même.
Vous ignorez tous deux, dans votre aveugle erreur,
Et le coeur des humains et votre propre coeur.
Mais le temps, d'autres vœux, l'orgueil de la puissance,
Du monarque au sujet cet intervalle immense,
Tout va briser bientôt un noeud mal affermi,
Et sur le trône un jour tu verras...

1125

1130

ZÉANGIR

Un ami.

ROXELANE

L'ami d'un maître ! Ô ciel ! Ah ! Quitte un vain prestige.

ZÉANGIR

Jamais.

ROXELANE

Les ottomans ont-ils vu ce prodige ?

1135

ZÉANGIR

Ils le verront.

ROXELANE

Mon fils, songes-tu dans quels lieux ?...

Encor si tu vivais dans ces climats heureux,

Qui, grâce à d'autres mœurs, à des lois moins sévères,

Peuvent offrir des rois que chérissent leurs frères ;

1140

Où, près du maître assis, brillants de sa splendeur,

Quelquefois partageant le poids de sa grandeur,

Ils vont à des sujets placés loin de sa vue

De leurs devoirs sacrés rappeler l'étendue ;

Et, marchant sur sa trace, aux conseils, aux combats,

1145

Recueillent les honneurs attachés à ses pas !

Qu'à ce prix signalant l'amitié fraternelle,

On mette son orgueil à s'immoler pour elle,

Je conçois cet effort. Mais en ces lieux ! Mais toi !...

ZÉANGIR

Il est fait pour mon âme, il est digne de moi.

1150

Est-ce donc un effort que de chérir son frère ?

Serait-ce une vertu quelque part étrangère ?

Ai-je dû m'en défendre ? Et quel cœur endurci

Ne l'eût aimé partout comme je l'aime ici ?

Partout il eût trouvé des cœurs aussi sensibles,

1155

Un père, hélas ! Plus doux... des destins moins terribles.

Non, vous ne savez pas tout ce que je lui dois.

Si mon nom près du sien s'est placé quelquefois,

C'est lui qui vers l'honneur appelait ma jeunesse,
Encourageait mes pas, soutenait ma faiblesse ; 1160
Sa tendresse inquiète au milieu des combats,
Prodigue de ses jours, m'arrachait au trépas ;
La gloire enfin, ce bien qu'avec excès on aime,
Dont le coeur est avare envers l'amitié même,
Lui semblait le trahir, et manquait à ses vœux, 1165
Si son éclat du moins ne nous couvrait tous deux.
Cent fois...

ROXELANE

Ah ! C'en est trop : va, quoiqu'il ait pu faire,
Tu peux tout acquitter par le sang de ta mère.

ZÉANGIR

Ô ciel ! 1170

ROXELANE

Oui, par mon sang ! Lui seul doit expier
Des affronts que jamais rien ne fait oublier.
Sous les yeux de son fils, ma rivale en silence
Vingt ans de ses appas a pleuré l'impuissance.
Il l'a vue exhiler, dans ses derniers soupirs, 1175
L'amertume et le fiel de ses longs déplaisirs ;
Il revient poursuivi de cette affreuse image ;
Et, lorsque mon nom seul doit exciter sa rage,
Il me voit, calme et fière, annonçant mon dessein,
Lui montrer son forfait attesté par son seing. 1180
Dis-moi si, pour le trône élevé dès l'enfance,
Le plus fier des humains oubliera cette offense.

ZÉANGIR

Je vais vous étonner ; le plus fier des humains
Verrait, sans se venger, la vengeance en ses mains ;
Le plus fier des humains est encore le plus tendre... 1185
Je prévoyais qu'ici vous ne pourriez m'entendre ;
Mais, quoi que vous pensiez, je le connais trop bien...

ROXELANE

Insensé !

ZÉANGIR

Votre coeur ne peut juger le sien ;
Pardonnez. Mon respect frémit de ce langage ; 1190
Mais vous concevez mal qu'on pardonne un outrage.
Un autre l'a conçu. Je réponds de sa foi,
Et vos jours sont sacrés pour lui comme pour moi ;
Il sait trop qu'à ce coup je ne pourrais survivre.

ROXELANE

J'entends... pour prix des soins où l'amitié vous livre, 1195
Sa bonté souffrira que du plus beau destin
Je coure dans l'opprobre ensevelir la fin ;
Et ramper, vile esclave, et rebut de sa haine,
En ces lieux où vingt ans j'ai marché souveraine.
Décidons notre sort, et daignez écouter 1200
Ce qu'un amour de mère avait su me dicter.
De mon époux bientôt je vais pleurer la perte ;
Et de la gloire ici la barrière est ouverte :
Soliman la cherchait ; mais détestant Thamas,
Malgré moi cette haine en détournait ses pas. 1205
Loin de porter ses coups à la Perse abattue,

Dans ses vastes déserts sans fruit toujours vaincue,
Il fallait s'appuyer des secours du persan
Contre les vrais rivaux de l'empire ottoman.
L'hymen fait les traités ; et la main d'Azémire
Pourrait unir par vous et l'un et l'autre empire.

1210

ZÉANGIR

Par moi !

ROXELANE

J'offre à vos vœux la gloire et le bonheur.

ZÉANGIR

Le bonheur ! Désormais est-il fait pour mon cœur ?
Si vous saviez...

1215

ROXELANE

Mon fils : je sais tout.

ZÉANGIR

Que dit-elle ?

ROXELANE

Vous l'aimez.

ZÉANGIR

Je l'adore, et je fuis... ah, cruelle !
Ô ciel, dont la rigueur vend si cher les vertus,
D'un cœur au désespoir n'exige rien de plus.

1220

SCÈNE IX

ROXELANE *(seule)*

Voilà donc de ce coeur quel est l'endroit sensible !
Allons, frappons un coup plus sûr et plus terrible.
Mon fils est amoureux, sans doute il est aimé ;
Intéressons l'objet dont il est enflammé.
Pour être ambitieux, il porte un coeur trop tendre ;
Mais l'amour va parler, j'ose tout en attendre.
Espérons. Qui pourrait triompher en un jour
Des charmes de l'empire et de ceux de l'amour ?

1225

ACTE IV

SCÈNE I

Zéangir, Azémire.

AZÉMIRE

Non, je n'ai point douté qu'un héroïque zèle 1230
Ne signalât toujours votre amitié fidèle ;
Je vous ai trop connu. Votre frère arrêté,
Aujourd'hui, de vous seul attend la liberté.
La sultane me quitte ; et, dans sa violence...
Quel entretien fatal et quelle confidence ! 1235
De ses desseins secrets complice malgré moi,
Ainsi que ma douleur j'ai caché mon effroi.
Je respire par vous ; et, dans ma tendre estime,
J'ose encore implorer un rival magnanime :
Je tremble pour le prince ; et mes vœux éperdus 1240
Lui cherchent un asile auprès de vos vertus.

ZÉANGIR

J'ai subi comme vous cette épreuve cruelle,
Je n'ai pu désarmer une main maternelle.
Ma mère, en son erreur, se flatte qu'aujourd'hui
Vos vœux, fixés pour moi, me parlent contre lui ; 1245
Que le sang de Thamas doit détester mon frère.

Ignorant mon malheur, elle croit, elle espère
 Que la séduction d'un amour mutuel
 M'intéresse par vous à son projet cruel :
 Il sera confondu. Déjà jusqu'à mon père 1250
 Une lettre en secret a porté ma prière :
 On l'a vu s'attendrir ; ses larmes ont coulé ;
 C'est par son ordre ici que je suis appelé.
 J'obtiendrai qu'à ses yeux le prince repaïsse ;
 Je saurai pour son fils réveiller sa tendresse. 1255
 Songez, dans vos frayeurs, qu'il lui reste un appui ;
 Et tant que je vivrai, ne craignez rien pour lui.

AZÉMIRE

Je retiens les transports de ma reconnaissance.
 Mais, par pitié peut-être, on nous rend l'espérance :
 Pour mieux me rassurer, vous cachez vos terreurs ; 1260
 Vous détournez les yeux en essuyant mes pleurs.
 Que de périls pressants ! Le vizir, votre mère,
 Moi même, cette lettre et ce fatal mystère,
 Un sultan soupçonneux, l'ivresse des soldats,
 L'horreur de Soliman pour le nom de Thamas, 1265
 Horreur toujours nouvelle et par le temps accrue,
 Que sans fruit la sultane a même combattue !
 Ah ! Si, dans les dangers qu'on redoute pour moi,
 Ceux du prince à mon coeur inspiraient moins d'effroi,
 Je vous dirais : forcez son généreux silence, 1270
 Dévoilez son secret, montrez son innocence :
 Heureuse si j'avais, en voulant le sauver,
 Et des périls plus grands, et la mort à braver !

ZÉANGIR

Comme elle sait aimer ! Je vois toute ma perte.
 Pardonnez ; ma blessure un instant s'est ouverte ; 1275

Laissez-moi : loin de vous je suis plus généreux ;
Le sultan va paraître : on vient. Fuyez ces lieux.

SCÈNE II

Soliman, Zéangir.

ZÉANGIR

Souffrez qu'à vos genoux j'adore l'indulgence
Qui rend à mes regards votre auguste présence,
Et d'un ordre sévère adoucit la rigueur.

1280

SOLIMAN

Touché de tes vertus, satisfait de ton coeur,
D'un sentiment plus doux je n'ai pu me défendre.
Dans ces premiers moments, j'ai bien voulu t'entendre :
Mais que vas-tu me dire en faveur d'un ingrat
Dont ce jour a prouvé le rebelle attentat ?
De ce triste entretien quel fruit peux-tu prétendre ?
Et de ma complaisance, hélas ! Que dois-je attendre,
Hors la douceur de voir que le ciel aujourd'hui
Me laisse au moins en toi plus qu'il ne m'ôte en lui ?

1285

ZÉANGIR

Il n'est point prononcé, cet arrêt sanguinaire !
Le prince a pour appui les bontés de son père.
Vous l'aimâtes, seigneur ; je vous ai vu cent fois
Entendre avec transport et compter ses exploits,
Des splendeurs de l'empire en tirer le présage,
Et montrer ce modèle à mon jeune courage.
Depuis plus de huit ans éloigné de ces lieux,

1290

1295

On a de ses vertus détourné trop vos yeux.

SOLIMAN

Quoi ! Quand toi-même as vu jusqu'où sa violence
A fait de ses adieux éclater l'insolence !

ZÉANGIR

Gardez de le juger sur un emportement, 1300
D'une âme au désespoir rapide égarement.
Vous savez quel affront enflammait son courage.
On excuse l'orgueil qui repousse un outrage.

SOLIMAN

De l'orgueil devant moi ! Menacer à mes yeux !
Dès longtemps... pardonnez, il était malheureux ; 1305
Dans les rigueurs du sort son âme était plus fière :
Tels sont tous les grands coeurs, tel doit être mon frère.
Rendez-lui vos bontés, vous le verrez soumis,
Embrasser vos genoux, vous rendre votre fils ;
J'en réponds. 1310

SOLIMAN

Eh ! Pourquoi réveiller ma tendresse,
Quand je dois à mon coeur reprocher ma faiblesse,
Quand un traître aujourd'hui sollicite Thamas,
Quand son crime avéré ?...

ZÉANGIR

Seigneur, il ne l'est pas : 1315
Croyez-en l'amitié qui me parle et m'anime ;
De tels noeuds ne sont point resserrés par le crime.

Quels que soient les garants qu'on ose vous donner,
Croyez qu'il est des coeurs qu'on ne peut soupçonner.
Eh ! Qui sait, si, fermant la bouche à l'innocence...

1320

SOLIMAN

Va, son forfait lui seul l'a réduit au silence.
Eh ! Peut-il démentir ce camp, dont les clameurs
Déposent contre lui pour ses accusateurs ?

ZÉANGIR

Oui. Souffrez seulement qu'il puisse se défendre.
Daignez, daignez du moins le revoir et l'entendre.

1325

SOLIMAN

Que dis-tu ! Ciel ! Qui ? Lui ! Qu'il paraisse à mes yeux !
Me voir encor braver par cet audacieux !

ZÉANGIR

Eh quoi ! Votre vertu, seigneur, votre justice,
De ses persécuteurs se montrerait complice !
Vous avez entendu ses mortels ennemis,
Et pourriez, sans l'entendre, immoler votre fils,
L'héritier de l'empire ! Ah ! Son père est trop juste.
Où serait, pardonnez, cette clémence auguste,
Qui dicta vos décrets, par qui vous effacez
Nos plus fameux sultans, près de vous éclipsés ?

1330

1335

SOLIMAN

Eh ! Qui l'atteste mieux, dis-moi, cette clémence,
Que les soins paternels qu'avait pris ma prudence
D'étouffer mes soupçons, d'exiger qu'en ma main

Fût remis du forfait le gage trop certain ;
 D'ordonner que, présent, et prêt à les confondre, 1340
 À ses accusateurs lui-même il pût répondre ?
 Hélas ! Je m'en flattais ; et lorsque ses soldats
 Menacent un sultan des derniers attentats,
 Qu'ils me bravent pour lui, réponds-moi, qui m'arrête ?
 Quel autre dans leur camp n'eût fait voler sa tête ? 1345
 Et moi, loin de frapper, je tremble en ce moment
 Que leur zèle, poussé jusqu'au soulèvement,
 Malgré moi ne m'arrache un ordre nécessaire.
 Eh ! Qui sait, si tantôt, secondant ta prière,
 Ce reste de bonté, qui m'enchaîne le bras, 1350
 N'a point porté vers toi mes regrets et mes pas ;
 Si je n'ai point cherché, dans l'horreur qui m'accable,
 À pleurer avec toi le crime et le coupable ?
 Hélas ! Il est trop vrai qu'au déclin de mes ans,
 Fuyant des yeux cruels, suspects, indifférents, 1355
 Contraint de renfermer mon chagrin solitaire,
 J'ai chéri l'intérêt que tu prends à ton frère ;
 Et qu'en te refusant, ma douleur aujourd'hui
 Goûte quelque plaisir à te parler de lui.

ZÉANGIR

Vous l'aimez, votre coeur embrasse sa défense. 1360
 Ah ! Si vos yeux trop tard voyaient son innocence ;
 Si le sort vous condamne à cet affreux malheur,
 Avouez qu'en effet vous mourrez de douleur.

SOLIMAN

Oui. Je mourrais, mon fils, sans toi, sans ta tendresse,
 Sans les vertus qu'en toi va chérir ma vieillesse. 1365
 Je te rends grâce, ô ciel, qui, dans ta cruauté,
 Veux que mon malheur même adore ta bonté ;

Qui, dans l'un de mes fils, prenant une victime,
De l'autre me fais voir la douleur magnanime,
Oubliant les grandeurs dont il doit hériter, 1370
Pleurant au pied du trône et tremblant d'y monter !

ZÉANGIR

Ah ! Si vous m'approuvez, si mon coeur peut vous plaire,
Accordez m'en le prix en me rendant mon frère.
Ces sentiments qu'en moi vous daignez applaudir, 1375
Communs à vos deux fils, ont trop su les unir ;
Vous formâtes ces noeuds aux jours de mon enfance,
Le temps les a serrés... c'était votre espérance...
Ah ! Ne les brisez point. Songez quels ennemis
Sa valeur a domptés, son bras vous a soumis.
Quel triomphe pour eux ! Et bientôt quelle audace, 1380
Si leur haine apprenait le coup qui le menace !
Quels vœux, s'ils contemplaient le bras levé sur lui !
Et dans quel temps veut-on vous ravir cet appui ?
Voyez le transylvain, le hongrois, le moldave,
Infecter à l'envi le Danube et la Drave. 1385
Rhodes n'est plus ! D'où vient que ses fiers défenseurs,
Sur le rocher de Malte insultent leurs vainqueurs ?
Et que sont devenus ces projets d'un grand homme,
Quand vous deviez, seigneur, dans les remparts de Rome,
Détruisant des chrétiens le culte florissant, 1390
Aux murs du capitole arborer le croissant ?
Parlez, armez nos mains ; et que notre jeunesse
Fasse encor respecter cette auguste vieillesse.
Vous, craint de l'univers, revoyez vos deux fils
Vainqueurs, à vos genoux retomber plus soumis, 1395
Baiser avec respect cette main triomphante,
Incliner devant vous leur tête obéissante,
Et chargés d'une gloire offerte à vos vieux ans,

De leurs doubles lauriers couvrir vos cheveux blancs.
Vous vous troublez, je vois vos larmes se répandre.

1400

SOLIMAN

Je cède à ta douleur et si noble et si tendre.
Ah ! Qu'il soit innocent, et mes vœux sont remplis... !
Gardes, que devant moi on amène mon fils.

ZÉANGIR *(aux gardes)*

Mon père... demeurez... ah ! Souffrez que mon zèle
Coure de vos bontés lui porter la nouvelle ;
Je reviens avec lui me jeter à vos pieds.

1405

SCÈNE III

SOLIMAN *(seul)*

Ô nature ! Ô plaisirs trop longtemps oubliés !
Ô doux épanchements qu'une contrainte austère
A longtemps interdits aux tendresses d'un père !
Vous rendez quelque calme à mes sens opprimés,
Égalez vos douceurs à mes ennuis passés.
Quoi donc ! Ai-je oublié dans quels lieux je respire ?
Et par qui mon aïeul, dépouillé de l'empire,
Vit son fils ?... Murs affreux ! Séjour des noirs soupçons,
Ne me retracez plus vos sanglantes leçons.
Mon fils est vertueux, ou du moins je l'espère.
Mais si de ses soldats la fureur téméraire
Malgré lui-même osait... triste sort des sultans
Réduits à redouter leurs sujets, leurs enfants !
Qui ? Moi ! Je souffrirai qu'arbitre de ma vie...
Monarques des chrétiens, que je vous porte envie !

1410

1415

1420

Moins craints et plus chéris, vous êtes plus heureux.
Vous voyez de vos lois vos peuples amoureux
Joindre un plus doux hommage à leur obéissance ;
Ou, si quelque coupable a besoin d'indulgence,
Vos coeurs à la pitié peuvent s'abandonner ;
Et, sans effroi du moins, vous pouvez pardonner.

1425

SCÈNE IV

Soliman, le prince, Zéangir.

SOLIMAN

Vous me voyez encor, je vous fais cette grâce ;
Je veux bien oublier votre nouvelle audace.
Sans ordre, sans aveu, traiter avec Thamas,
Est un crime qui seul méritait le trépas.
Offrir la paix ! Qui ? Vous ! De quel droit ? À quel titre ?
De ces grands intérêts qui vous a fait l'arbitre ?
Sachez, si votre main combattit pour l'état,
Qu'un vainqueur n'est encor qu'un sujet, un soldat.

1430

1435

LE PRINCE

Oui, j'ai tâché du moins, seigneur, de le paraître,
Et mon sang prodigué...

SOLIMAN

Vous serviez votre maître.
Votre orgueil croirait-il faire ici mes destins ?
Soliman peut encor vaincre par d'autres mains.
Un autre avec succès a marché sur ma trace,
Et votre égal un jour...

1440

LE PRINCE

Mon frère ! Il me surpasse ;
Le ciel, qui pour moi seul garde sa cruauté,
S'il vous laisse un tel fils, ne vous a rien ôté.

1445

SOLIMAN

Qu'entends-je ? à la grandeur joint-on la perfidie ?

ZÉANGIR

En se montrant à vous, son coeur se justifie.

SOLIMAN

Je le souhaite au moins. Mais n'apprendrai-je pas
Le prix que pour la paix on demande à Thamas ?
Le perfide ennemi, dont le nom seul m'offense,
Vous a-t-il contre moi promis son assistance ?

1450

LE PRINCE

Juste ciel ! Ce soupçon me fait frémir d'horreur.
Si le crime un moment fût entré dans mon coeur
(vous ne penserez pas que la mort m'intimide),
Je vous dirais : frappez, punissez un perfide...
Mais je suis innocent, mais l'ombre d'un forfait...

1455

SOLIMAN

Eh bien ! Je veux vous croire, expliquez ce billet.

LE PRINCE *(après un moment de silence)*

Je frémis de l'aveu qu'il faut que je vous fasse ;

Mon respect s'y résout, sans espérer ma grâce :
J'ai craint, je l'avouerai, pour des jours précieux ;
J'ai craint, non le courroux d'un sultan généreux,
Mais une main... seigneur, votre nom, votre gloire,
Soixante ans de vertus chers à notre mémoire,
Tout me répond des jours commis à votre foi,
Et mes malheurs du moins n'accableront que moi.

1460

1465

SOLIMAN

Et pour qui ces terreurs ?

LE PRINCE

Cet écrit, ce message,
Que de la trahison vous avez cru l'ouvrage,
C'est celui de l'amour ; ordonnez mon trépas :
Votre fils brûle ici pour le sang de Thamas.

1470

SOLIMAN

Pour le sang de Thamas !

LE PRINCE

Oui, j'adore Azémire.

SOLIMAN

Puis-je l'entendre, ô ciel ! Et qu'oses-tu me dire ?
Est-ce là le secret que j'avais attendu ?
Voilà donc le garant que m'offre ta vertu !
Quoi ! Tu pars de ces lieux chargé de ma vengeance,
Et de mon ennemi tu brigues l'alliance !

1475

ZÉANGIR

S'il mérite la mort, si votre haine... Eh bien ?

ZÉANGIR

L'amour est son seul crime, et ce crime est le mien.
Vous voyez mon rival, mon rival que l'on aime ;
Ou prononcez sa grâce, ou m'immolez moi-même.

1480

SOLIMAN

Ciel ! De mes ennemis suis-je donc entouré ?

ZÉANGIR

De deux fils vertueux vous êtes adoré.

SOLIMAN

Ô surprise ! Ô douleur !

ZÉANGIR

Qu'ordonnez vous ?

1485

LE PRINCE

Mon père,
Rien n'a pu m'abaisser jusques à la prière,
Rien n'a pu me contraindre à ce cruel effort,
Et je le fais enfin pour demander la mort.
Ne punissez que moi.

1490

ZÉANGIR

C'est perdre l'un et l'autre.

LE PRINCE

C'est votre unique espoir.

ZÉANGIR

Sa mort serait la vôtre.

LE PRINCE

C'est pour moi qu'il révèle un secret dangereux.

ZÉANGIR

Pour vous fléchir ensemble, ou pour périr tous deux.

1495

LE PRINCE

Il m'immolait l'amour qui seul peut vous déplaire.
J'ai dû sauver des jours consacrés à son père.

SOLIMAN

Mes enfants, suspendez ces généreux débats.
Ô tendresse héroïque ! Admirables combats !
Spectacle trop touchant offert à ma vieillesse !
Mes yeux connaîtront-ils des larmes d'allégresse ?
Grand dieu ! Me payez-vous de mes longues douleurs ?
De mes troubles mortels chassez-vous les horreurs ?
Non, je ne croirai point qu'un coeur si magnanime
Parmi tant de vertus ait laissé place au crime.
Dieu ! Vous m'épargnerez le malheur...

1500

1505

SCÈNE V

Les précédents, Osman.

OSMAN

Paraissez :

Le trône est en péril, vos jours sont menacés.

Transfuges de leur camp, de nombreux janissaires,

Des fureurs de l'armée insolents émissaires, 1510

Dans les murs de Byzance ont semé leur terreur ;

Séditieux sans chef, unis par la douleur,

Ils marchent. Leur maintien, leur silence menace.

En pâlisant de crainte, ils frémissent d'audace ;

Leur calme est effrayant ; leurs yeux avec horreur 1515

Des remparts du sérail mesurent la hauteur.

Déjà, devançant l'heure aux prières marquée,

Les flots d'un peuple immense inondent la mosquée ;

Tandis que, dans le camp, un deuil séditieux

D'un désespoir farouche épouvante les yeux, 1520

Que des plus forcenés l'emportement funeste

Des drapeaux déchirés ensevelit le reste ;

Comme si leur courroux, en les foulant aux pieds,

Venait d'anéantir leurs serments oubliés.

Montrez-vous, imposez à leur foule insolente. 1525

SOLIMAN

J'y cours ; va, pour toi seul un père s'épouvante.

Frémis de mon danger, frémis de leur fureur,

Et surtout fais des vœux pour me revoir vainqueur.

LE PRINCE

Je fais plus, sans frémir je deviens leur otage ;

J'aime à l'être, seigneur ; je dois ce témoignage 1530
À de braves guerriers qu'on veut rendre suspects,
Quand leur douleur soumise atteste leurs respects.
Ah ! S'il m'était permis, si ma vertu fidèle
Pouvait, à vos côtés, désavouant leur zèle,
Se montrer, leur apprendre, en signalant ma foi, 1535
Comment doit éclater l'amour qu'ils ont pour moi...

SOLIMAN *(après un moment de silence)*

Gardes, qu'il soit conduit dans l'enceinte sacrée,
Des plus audacieux en tout temps révérée ;
Qu'au fidèle Nessir ce dépôt soit commis. 1540
Va, mon destin jamais ne dépendra d'un fils.
Vizir, à ses soldats, aux vainqueurs de l'Asie,
Opposez vos guerriers, vainqueurs de la Hongrie ;
Qu'on soit prêt à marcher à mon commandement ;
Veillez sur le sérail.

SCÈNE VI

Zéangir, Osman.

ZÉANGIR

Arrêtez un moment. 1545
C'est vous qui, de mon frère accusant l'innocence,
Contre lui du sultan excitez la vengeance.
Je lis dans votre coeur, et conçois vos desseins ;
Vous voulez par sa mort assurer mes destins,
Et des pièges qu'ici l'amitié me présente 1550
Garantir par pitié ma jeunesse imprudente.
Vous croyez que vos soins, en m'immolant ses jours,
M'affligent un moment pour me servir toujours ;

Que, dans l'art de régner, sans doute moins novice,
Je sentirai le prix d'un si rare service,
Et que j'approuverai dans le fond de mon coeur
Un crime malgré moi commis pour ma grandeur.

1555

OSMAN

Moi ! Seigneur, que mon âme à ce point abaissée...

ZÉANGIR

Vous le nieriez en vain, telle est votre pensée.
Vous attendez de moi le prix de son trépas,
Et même en ce moment vous ne me croyez pas.
Quoiqu'il en soit, vizir, tâchez de me connaître :
D'un écueil à mon tour je vous sauve peut-être ;
Ses dangers sont les miens, son sort sera mon sort,
Et c'est moi qu'on trahit en conspirant sa mort.
Vous-même, redoutez les fureurs de ma mère ;
Tremblez autant que moi pour les jours de mon frère ;
À ce péril nouveau c'est vous qui les livrez ;
Je vous en fais garant, et vous m'en répondrez.

1560

1565

OSMAN *(seul)*

Quel avenir, ô ciel ! Quel destin dois-je attendre !

1570

SCÈNE VII

Roxelane, Osman.

ROXELANE

Viens ; les moments sont chers : marchons.

OSMAN

Daignez m’entendre.

ROXELANE

Eh quoi ?

OSMAN

Dans cet instant Zéangir en courroux...

ROXELANE

N’importe. Ciel ! L’ingrat !... frappons les derniers coups.
Le sultan hors des murs va porter sa présence ;
Dans un projet hardi viens servir ma vengeance.

1575

OSMAN

Quel projet ? Ah ! Craignez...

ROXELANE

Quand un sort rigoureux
A voulu qu’un destin terrible, dangereux,
Devint en nos malheurs notre unique espérance,
Il faut, pour l’assurer, consulter la prudence,
Balancer les hasards, tout voir, tout prévenir ;
Et, si le sort nous trompe, il faut savoir mourir.

1580

ACTE V

SCÈNE I

(Le théâtre représente l'intérieur de l'enceinte sacrée ; Nessir et les gardes au fond du théâtre ; le prince sur le devant, et assis au commencement du monologue.)

LE PRINCE

L'excès du désespoir semble calmer mes sens. 1585
Quel repos ! Moi des fers ! Ô douleur ! Ô tourments !
Sultane ambitieuse, achève ton ouvrage,
Joins pour m'assassiner l'artifice à la rage ;
À ton lâche vizir dicte tous ses forfaits.
Le traître ! Avec quel art, secondant tes projets, 1590
De son récit trompeur la perfide industrie
Du sultan par degrés réveillait la furie !
Combien de ses discours l'adroite fausseté
A laissé, malgré lui, percer la vérité !
Ce peuple consterné, ce silence, ces larmes 1595
Qu'arrache ma disgrâce aux publiques alarmes ;
Ce deuil, marque du sceau de la religion,
C'était donc le signal de la rébellion ;
Hélas ! Prier, gémir, est-ce trop de licence ?
Est-on rebelle enfin pour pleurer l'innocence ? 1600
Et le sultan le craint ! Il croit, dans son erreur,
Aller d'un camp rebelle apaiser la fureur !

Il verra leurs respects dans leur sombre tristesse ;
 On m'aime en chérissant sa gloire et sa vieillesse.
 Suspect dans mon exil, nourri, presque opprimé, 1605
 À révéler son nom je les accoutumai ;
 Son fils à ses vertus se plut à rendre hommage :
 Que ne m'a-t-il permis de l'aimer davantage !
 On ne vient point : ô ciel ! On me laisse en ces lieux,
 En ces lieux si souvent teints d'un sang précieux, 1610
 Où tant de criminels et d'innocents, peut-être,
 Sont morts sacrifiés aux noirs soupçons d'un maître
 Que tarde le sultan ? S'est-il enfin montré ?
 A-t-il vu ce tumulte, et s'est-il rassuré ?
 Et Zéangir ! Mon frère, ô vertus ! Ô tendresse ! 1615
 Mon frère, je le vois, il s'alarme, il s'empresse ;
 De sa cruelle mère il fléchit les fureurs ;
 Il rassure Azémire, il lui donne des pleurs,
 Lui prodigue des soins, me sert dans ce que j'aime :
 Une seconde fois il s'immole lui-même. 1620
 Quelle ardeur enflammait sa générosité,
 En se chargeant du crime à moi seul imputé !
 Quels combats ! Quels transports ! Il me rendait mon père ;
 C'est un de ses bienfaits, je dois tout à mon frère.
 Non, le ciel, je le vois, n'ordonne point ma mort ; 1625
 Non, j'ai trop accusé mon déplorable sort ;
 J'ai trop cru mes douleurs, tout mon coeur les condamne.
 Je sens qu'en ce moment je hais moins Roxelane.
 Mais quel bruit ! Ah ! Du moins... que vois-je ? Le vizir !
 Lui, dans un tel moment ! Lui dans ces lieux ! 1630

SCÈNE II

Le prince, Osman.

(Il lui remet un papier.)

OSMAN

Nessir,
Adorez à genoux l'ordre de votre maître.

LE PRINCE *(assis et après un moment de silence)*

Et vous a-t-on permis de le faire connaître ?

OSMAN

Bientôt vous l'apprendrez.

LE PRINCE

Et que fait le sultan ?

1635

OSMAN

Contre les révoltés il marche en cet instant.

LE PRINCE *(à part, haut)*

Les révoltés ! Ô ciel ! Contraignons-nous. J'espère
Qu'on peut m'apprendre aussi ce que devient mon frère.

OSMAN

Un ordre du sultan l'éloigne de ses yeux.

(Haut.)

LE PRINCE (*à part*)

Zéangir éloigné ! Mon appui ! Justes cieux !
Azémire...

1640

OSMAN

Azémire à Thamas est rendue ;
Elle quitte Byzance.

(*Haut.*)

LE PRINCE (*à part*)

Ô rigueur imprévue !
Quel présage ! Et Nessir... Cet ordre...

1645

OSMAN

Est rigoureux.
Craignez de vos amis le secours dangereux.
Qui voudrait vous servir vous trahirait peut-être.
Ce séjour est sacré ; puisse-t-il toujours l'être !
Souhaitez-le et tremblez ; vos périls sont accrus :
Ce zèle impétueux qu'excitent vos vertus...

1650

LE PRINCE

Cessez ; je sais le prix qu'il faut que j'en espère ;
Roxelane avec vous les vantait à mon père.
Sortez.

OSMAN

Vous avez lu, Nessir, obéissez.

1655

SCÈNE III

(À Nessir.)

(Au bruit qu'on entend, les gardes tirent leurs coutelas. Nessir tire son poignard. Nessir écoute s'il entend un second bruit.)

(Le second bruit se fait entendre. Ceux des gardes qui sont à la droite du prince, passent devant pour aller vers la porte de la prison, et en passant forment un rideau, qui doit cacher absolument l'action de Nessir aux yeux du public.)

LE PRINCE *(seul)*

Ô ciel ! Que de malheurs à la fois annoncés !
Zéangir écarté ! Le départ d'Azémire !
Tout ce qui me confond, tout ce qui me déchire !
Craignez de vos amis le secours dangereux !...
Je lis avec horreur dans ce mystère affreux. 1660
Si l'on s'armait pour moi, si l'on forçait l'enceinte...
Tu frémis, je t'entends... d'où peut naître leur crainte ?
Leur crainte ! On l'espérait : cet espoir odieux
Le vizir l'annonçait, le portait dans ses yeux.
S'il ne s'en croyait sûr, eût-il osé m'instruire ? 1665
Viendrait-il insulter l'héritier de l'empire ?
Comme il me regardait, incertain de mon sort,
Mendier chaque mot qui me donnait la mort !
Et j'ai dû le souffrir, l'insolent qui me brave !
Le fils de Soliman bravé par un esclave ! 1670
Cet affront, cette horreur manquaient à mon destin ;
Après ce coup affreux, le trépas... mais enfin
Qui peut les enhardir ? Quelle est leur espérance ?
Qu'on attaque l'enceinte ? Et sur quelle apparence...
Est-ce dans ce sérail que j'ai donc tant d'amis ! 1675
Parmi ces coeurs rampants, à l'intérêt soumis,

Qu'important mes périls, mon sort, ma renommée ?
C'est le peuple qui plaint l'innocence opprimée.
L'esclave du pouvoir ne tremble point pour moi :
À Roxelane ici tout a vendu sa foi... 1680
Quel jour vient m'éclairer ? Si c'était la sultane...
Ce crime est en effet digne de Roxelane.
Oui, tout est éclairci. Le trouble renaissant,
Le peuple épouvanté, le soldat frémissant,
C'est elle qui l'excite : elle effrayait mon père, 1685
Pour surprendre à sa main cet ordre sanguinaire.
Les meurtriers sont prêts, par sa rage apostés ;
Des coups sont attendus ; les moments sont comptés.
Grand dieu ! Si le malheur, si la faible innocence
Ont droit à ton secours non moins qu'à ta vengeance ; 1690
Toi dont le bras prévient ou punit les forfaits,
Au lieu de ton courroux signale tes bienfaits ;
Je t'en conjure, ô dieu ! Par la voix gémissante
Qu'élève à tes autels la douleur suppliante,
Par mon respect constant pour ce père trompé, 1695
Qui périra du coup dont tu m'auras frappé,
Par ces vœux qu'en mourant t'offrirait pour moi ma mère ;
Je t'en conjure... au nom des vertus de mon frère.
Calmons-nous, espérons : je respire ; mes pleurs
De mon cœur moins saisi soulagent les douleurs : 1700
Le ciel... qu'ai-je entendu ?...
Frappe, ta main chancelle ;
Frappe.

SCÈNE IV

Le Prince, Zéangir.

(En ce moment les gardes qui environnent le Prince mourant, se rangent et se développent de manière à laisser voir le prince à Zéangir et aux spectateurs.)

(Aux gardes.)

(Nessir lui montre l'ordre, sur lequel Zéangir jette les yeux.)

ZÉANGIR *(s'avançant jusque sur le devant du théâtre de l'autre côté)*

Viens, signalons notre foi, notre zèle ;
Courons vers le sultan ; désarmons les soldats : 1705
Qu'il reconnaisse enfin...
Ô ciel ! Que vois-je !... hélas !
Mon frère ! Mon cher frère ! Ô crime ! Ô barbarie !
Monstres ! Quel noir projet, quelle aveugle furie !...
Qu'ai-je lu ? Qu'ai-je fait ? Malheureux ! Quoi ! Ma main... 1710
Ô mon frère ! Et c'est moi qui suis ton assassin !
Ô sort ! C'est Zéangir que tu fais parricide !
Quel pouvoir formidable à nos destins préside ?
Ciel !

LE PRINCE

De trop d'ennemis j'étais enveloppé ; 1715
Ton frère à leurs fureurs n'aurait point échappé.
Je plains le désespoir où ton âme est en proie.
La mienne en ce malheur goûte au moins quelque joie.
Je te revois encor : je ne l'espérais pas ;
Ta présence adoucit l'horreur de mon trépas. 1720

ZÉANGIR

Tu meurs ! Ah ! C'en est fait !

SCÈNE V

Le prince, Zéangir, Soliman, Roxelane.

SOLIMAN

Tout me fuit, tout m'évite ;
Quelle morne terreur dans tous les yeux écrite !
Que vois-je ? Se peut-il ?... mon fils mourant, ô cieux !

ROXELANE

Il n'est plus.

1725

(Zéangir, se relevant de dessus le corps de son frère.)

SOLIMAN

Quoi ! Nessim, quel bras audacieux ?...
Pleurez sur l'attentat, pleurez sur le coupable.
C'est Zéangir.

SOLIMAN

Ô crime ! Ô jour épouvantable !

ROXELANE *(à part)*

Jour plus affreux pour moi !

1730

SOLIMAN

Cruel ! Qu'espérais-tu ?

ZÉANGIR

Prévenir vos dangers, vous montrer sa vertu ;
Des soldats désarmés arrêter la licence.

SOLIMAN

Hélas ! Dans leurs respects j'ai vu son innocence.
Détrompé, plein de joie, en les trouvant soumis,
Tout mon coeur s'écriait : vous me rendez mon fils.
Et pour des jours si chers quand je suis sans alarmes,
Quand j'apporte en ces lieux ma tendresse et mes larmes.

1735

(À Soliman.)

(Regardant sa mère.)

(Il se tue sur le corps de son frère.)

ZÉANGIR *(hors de lui et s'adressant à Roxelane)*

C'est vous dont la fureur l'égorge par mon bras,
Vous dont l'ambition jouit de son trépas,
Qui, sur tant de vertus fermant les yeux d'un père,
L'avez fait un moment injuste, sanguinaire...
Pardonnez, je vous plains, je vous chéris... Hélas !
Je connais votre coeur, vous n'y survivrez pas.
C'est la dernière fois que le mien vous offense.
Mon supplice finit, et le vôtre commence.

1740

1745

SOLIMAN

Ô comble des horreurs !

ROXELANE

Ô transports inouïs !

SOLIMAN

Ô père infortuné !

(Elle fait un pas vers son fils.)

ROXELANE

Malheureuse ! Mon fils, 1750
Lui pour qui j'ai tout fait ! Lui, depuis sa naissance,
De mon ambition l'objet, la récompense !
Lui qui punit sa mère en se donnant la mort,
Par qui mon désespoir me tient lieu de remord !
Pour lui j'ai tout séduit, ton vizir, ton armée ; 1755
Je t'effrayais du deuil de Byzance alarmée ;
De ton fils en secret j'excitais les soldats ;
Par cet ordre surpris tu signalais son trépas ;
Je forçais sa prison, sa perte était certaine.
L'amitié de mon fils a devancé ma haine. 1760
Un dieu vengeur par lui prévenant mon dessein...
Le musulman le pense, et je le crois enfin,
Qu'une fatalité terrible, irrévocable,
Nous enchaîne à ses lois, de son joug nous accable,
Qu'un dieu, près de l'abîme où nous devons périr, 1765
Même en nous le montrant, nous force d'y courir !
J'y tombe sans effroi, j'y brave sa colère,
Le pouvoir d'un despote et les fureurs d'un père.

Ma mort...

SOLIMAN

Non, tu vivras pour pleurer tes forfaits. 1770
Monstre !... De ses transports prévenez les effets ;
Qu'on l'enchaîne en ces lieux, qu'on veille sur sa vie.
Tu vivras dans les fers et dans l'ignominie ;
Aux plus vils des humains vil objet de mépris,
Sous ces lambris affreux teints du sang de ton fils. 1775
Que cet horrible aspect te poursuive sans cesse ;
Que le ciel, prolongeant ton obscure vieillesse,
T'abandonne au courroux de ces mânes sanglants ;
Que mon ombre bientôt redouble tes tourments,
Et puisse en inventer de qui la barbarie 1780
Égale mes malheurs, ma haine et ta furie.